

A dramatic, apocalyptic scene. In the foreground, a man and a woman are embracing on a bed covered with white sheets. The man is shirtless, and the woman is wearing a white top. They are looking towards a city in the background that is engulfed in flames and smoke. The sky is dark and filled with falling embers. The overall atmosphere is one of tragedy and hope.

DIS-MOI ADIEU DEMAIN

Elara Vance

ÉDITION EUSIANIMA

Dis-moi adieu demain

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le réveil des quatre mille aubes	4
Chapitre 2 : L'odeur de l'ozone et du sang	8
Chapitre 3 : Le carnet des stigmates	12
Chapitre 4 : L'écho dans les os	16
Chapitre 5 : Le sacrifice inutile	20
Chapitre 6 : Le sanctuaire de soie	24
Chapitre 7 : La bague de cendre	28
Chapitre 8 : L'usure de la pitié	32
Chapitre 9 : Le verdict du silence	36
Chapitre 10 : Le dernier café du condamné	39
Chapitre 11 : La quête de la première seconde	44
Chapitre 12 : L'autel de fer et de larmes	48
Chapitre 13 : L'orchestration du néant	51
Chapitre 14 : Une étrangère vivante	55
Chapitre 15 : Adieu demain	58

Chapitre 1

Le réveil des quatre mille aubes

La tiédeur des draps de lin, assouplis par des centaines de lavages et par le poids de nos corps entremêlés, m'enveloppe comme une seconde peau, une membrane protectrice que je n'ose rompre, tant le monde extérieur me semble être une promesse de fracas et de cendres. Sous mes doigts, la courbe de son épaule est un paysage que je connais par cœur, une topographie de muscles détendus et de peau satinée où mon pouce dessine, pour la quatre-mille-unième fois, le même sillage invisible, cherchant à graver dans ma propre chair le souvenir exact de ce grain de beauté solitaire, niché juste au-dessus de l'omoplate. L'air de la chambre est saturé de cette odeur de sommeil, un parfum lourd et intime qui mêle l'effluve boisé du bois de santal qu'il porte au creux de son cou à la senteur plus âcre, presque saline, de la sueur nocturne qui a séché sur nos draps pendant que le temps, pour lui, s'écoulait avec une linéarité innocente. Je reste immobile, le souffle court, calant ma respiration sur la sienne, ce rythme lent et profond qui soulève sa poitrine dans un balancement régulier, une métronomie biologique qui me rappelle cruellement que chaque battement de son cœur est un pas de plus vers l'abîme de dix-huit heures sept.

Je déplace lentement ma main, sentant la résistance soyeuse du duvet sur son bras, jusqu'à ce que la pulpe de mes doigts vienne se poser sur la base de son cou, là où la carotide bat avec une force tranquille, un petit moteur de vie qui palpète contre mon index. C'est là, dans cette vibration ténue mais indéniable, que je puise la force de ne pas hurler, savourant le goût métallique de ma propre angoisse qui tapisse ma gorge, une amertume qui contraste si violemment avec la douceur de l'instant. Ses cils projettent des ombres longues et plumeuses sur ses pommettes, et je me perds dans l'observation de ses paupières closes, imaginant le mouvement de ses yeux derrière la fine membrane de peau, rêvant de ce qu'il voit dans ce sommeil dont je suis exclue,

moi qui porte le poids de quatre mille deuils superposés. La lumière du matin commence à filtrer à travers les persiennes, découpant la chambre en tranches d'or et d'ombre, révélant les poussières qui dansent dans l'air comme autant de fragments de souvenirs que je tente désespérément de retenir avant qu'ils ne s'évaporent dans le souffre de la gare.

Mes mains tremblent, un tressaillement imperceptible que je tente de dissimuler en les enfouissant sous l'oreiller, mais je sens encore, comme une brûlure fantôme, la sensation poisseuse du sang qui, dans quelques heures, maculera mes paumes, ce liquide chaud et ferreux qui s'infiltré dans les lignes de vie de mes mains et que je frotte chaque soir avec une rage impuissante sous l'eau glacée de l'appartement vide. Ici, dans le silence ouaté de la chambre, le sang n'est qu'une abstraction, remplacé par la fraîcheur de la taie d'oreiller contre ma joue et l'odeur réconfortante du café que la voisine du dessus commence à préparer, une effluve torréfiée qui traverse les cloisons pour nous rappeler que le monde continue de tourner, indifférent à ma tragédie circulaire. Je ferme les yeux un instant, essayant de me convaincre que cette fois-ci sera différente, que la chaleur de sa peau sous la mienne est un bouclier suffisant, que si je reste ainsi, soudée à lui, nos souffles ne forment qu'un seul nuage d'humidité dans l'air frais, le destin finira par se lasser et passera son chemin, nous laissant vieillir dans ce lit jusqu'à ce que nos corps ne soient plus que poussière et tendresse.

Mais Julian bouge, un murmure inintelligible s'échappant de ses lèvres encore lourdes de sommeil, et je sens le basculement amorcer sa descente inévitable, le décompte invisible qui commence à égrener les secondes dans le creux de mon estomac. Il s'étire, ses articulations craquant doucement sous le poids du réveil, et le froissement des draps produit un son de papier froissé, une cacophonie domestique qui me déchire le cœur tant elle est banale. Ses yeux s'ouvrent, d'abord voilés par la brume des rêves, puis s'éclaircissant pour devenir ces deux puits de lumière ambrée dans lesquels je me noie chaque matin avec la même dévotion suicidaire, et il me sourit, une expression de pure confiance qui me fait l'effet d'une lame s'enfonçant entre mes côtes. Son bras m'attire contre lui, sa peau rencontrant la mienne avec une chaleur qui semble vouloir

consumer tout mon désespoir, et je sens le contact rugueux de sa barbe de trois jours contre mon front, une sensation de papier de verre qui me ramène brutalement à la réalité de sa présence, à la matérialité de cet homme que je m'apprête à perdre pour la quatre-mille-unième fois.

— Tu es déjà réveillée ? murmure-t-il, sa voix étant un grondement sourd, vibrant dans sa cage thoracique contre mon oreille, un son qui a le goût du miel sauvage et de la terre humide.

Je ne réponds pas, craignant que ma voix ne se brise et ne révèle les fissures qui lézardent mon âme, et je me contente de nicher mon visage dans le creux de son cou, inhalant son odeur jusqu'à l'étouffement, cherchant à remplir mes poumons de cette essence de vie avant que l'ozone et l'acier ne viennent tout corrompre. Ma langue effleure la peau salée de sa clavicule, un contact furtif, presque rituel, qui me laisse sur les lèvres le goût de la vie à l'état pur, une saveur de chair et d'existence que je voudrais pouvoir sceller dans un flacon pour les siècles à venir. Je sens ses doigts s'égarer dans mes cheveux, démêlant les nœuds avec une patience infinie, chaque caresse étant une torture et une bénédiction, un rappel constant de ce que c'est que d'être aimée par un homme qui ignore qu'il est déjà un spectre.

La lumière devient plus crue, le jaune pâle de l'aube se transformant en un blanc clinique qui déshabille la pièce de ses mystères, et je vois, sur la table de nuit, le carnet où je note chaque détail, chaque inflexion de ses rires, chaque petite cicatrice que je découvre sur son corps au fil des boucles. C'est ma seule arme, mon seul héritage, une collection de fragments de lui que je thésaurise avec l'avarice d'une mourante, mais aujourd'hui, le carnet me semble dérisoire, une pile de papier incapable de contenir la déflagration de son absence. Julian se redresse, s'appuyant sur un coude, et je vois la ligne de son dos se dessiner contre le jour, une architecture de grâce et de force que je voudrais pouvoir pétrifier, arrêter le temps ici même, dans cet espace suspendu entre le rêve et le drame, où la seule vérité est la douceur de ses mains sur mes hanches.

Il se penche pour m'embrasser, et ses lèvres ont le goût de l'éternité et de la fin du monde, une pression ferme et tendre qui m'arrache un gémissement que j'étouffe contre sa bouche, savourant l'humidité de sa langue, la texture de ses dents, tout ce qui fait de lui un être de chair et de sang. Je l'agrippe avec une force démesurée, mes ongles s'enfonçant légèrement dans son dos, cherchant à laisser une trace, une marque physique qui pourrait survivre au-delà de la boucle, un stigmate que le temps ne pourrait effacer. Il rit doucement, un son clair qui résonne dans la chambre comme une insulte au destin, et me repousse avec une tendresse taquine pour se lever, laissant derrière lui une place vide et glacée dans le lit, un gouffre qui se remplit instantanément de l'odeur de mon propre effroi.

Je l'observe marcher vers la fenêtre, sa silhouette découpée en ombre chinoise contre la clarté grandissante, et je sens déjà le poids des heures à venir peser sur mes épaules, cette longue agonie qui me mènera inexorablement vers le quai numéro 4. Chaque geste qu'il fait, la façon dont il passe la main dans ses cheveux ébouriffés, la manière dont il hume l'air du matin, tout est une symphonie sensorielle que je bois jusqu'à la lie, mémorisant le craquement du parquet sous ses pieds nus, le froissement de ses vêtements qu'il ramasse au sol. C'est le début de notre routine, ce ballet de gestes familiers qui, pour lui, est une promesse de futur et qui, pour moi, n'est que la répétition générale d'un enterrement. Je reste allongée, les mains croisées sur ma poitrine comme sur un linceul, écoutant le bruit de l'eau qui commence à couler dans la salle de bain, un ruissellement qui me rappelle les larmes que je ne peux plus verser, tandis que l'odeur du savon à la menthe commence à effacer celle de nos corps, marquant le début de la fin de cette quatre-mille-unième aube.

Chapitre 2

L'odeur de l'ozone et du sang

Mes doigts s'enfoncent dans la chair de ses avant-bras, une étreinte qui se veut ancre mais qui ne récolte que le tressaillement de ses muscles surpris, tandis que je respire une fois de plus, avec une avidité qui confine à la folie, l'odeur de son cou, ce mélange de musc léger, de savon à la menthe et de cette chaleur humaine, si vivante, si éphémère, qui émane de sa peau encore embrumée par le sommeil. Je sens le battement de son pouls contre la pulpe de mes pouces, un rythme régulier, confiant, une horloge biologique qui ignore tout de la course contre la montre qui déchire mes propres entrailles, et je voudrais m'y perdre, m'y noyer, transformer cette étreinte en une prison de chair où le temps n'aurait plus de prise, où les secondes cesseraient de s'égrener comme des grains de sable coupants. Julian rit doucement, un son grave qui vibre contre ma poitrine, une résonance qui me traverse et me rappelle la douceur des draps de lin froissés que nous venons de quitter, mais ses mains se posent sur les miennes pour m'écarter avec une tendresse qui me tue, une douceur qui est le prélude à mon propre enfer, car il ne voit pas l'ombre qui dévore les coins de la pièce, il ne sent pas cette odeur de fer et de poussière qui commence déjà à saturer mes narines, présage de la fin.

— Clara, je vais être en retard, murmure-t-il contre mon front, et le goût de ses paroles est amer sur ma langue, un mélange de café noir et de promesses brisées que j'ai déjà entendues quatre mille fois, chaque syllabe étant une épine supplémentaire dans mon cœur épuisé.

Je tente de le retenir par la force, mes ongles s'accrochant à la laine de son pull, sentant la résistance des fibres, la texture rugueuse qui frotte contre mes paumes fiévreuses, mais mon corps n'est qu'une barrière dérisoire face à la mécanique

implacable du destin qui s'est déjà remise en marche. Dans un geste de désespoir, je renverse la cafetière, le liquide sombre s'étalant sur le carrelage de la cuisine dans un sifflement de vapeur, une flaque brûlante qui dégage un arôme âcre de torréfaction consumée, espérant que ce petit chaos domestique, cette tache brune qui s'infiltré dans les joints, suffira à briser la chaîne des événements. Mais Julian, avec cette efficacité tranquille qui me fascine autant qu'elle me désespère, attrape un torchon, ses mouvements sont fluides, d'une grâce quotidienne qui me donne envie de hurler, et l'odeur du café renversé se mêle à celle de l'humidité du tissu, créant une atmosphère moite, oppressante, tandis que le tic-tac de l'horloge au mur devient un coup de marteau dans mes tempes.

Le téléphone sonne alors, une vibration stridente qui semble déchirer l'air même de la pièce, une intrusion métallique qui fait tressaillir mes nerfs à vif, et je sais, avant même qu'il ne décroche, que c'est l'appel qui l'attirera hors de notre sanctuaire, une urgence feinte, une coïncidence orchestrée par une force invisible qui se joue de mes tentatives de sabotage. Je vois ses lèvres bouger, j'entends le timbre de sa voix qui s'assure, qui s'engage, et je ressens le froid du carrelage à travers la plante de mes pieds nus, un froid qui remonte le long de mes jambes comme une paralysie, tandis que je réalise que le monde extérieur, avec ses bruits de klaxons lointains et son air chargé de particules de carbone, réclame sa proie.

Lorsqu'il franchit le seuil, l'air frais du palier s'engouffre dans l'appartement, chassant les dernières effluves de notre intimité, et je me retrouve à courir derrière lui, mes poumons brûlant d'un air trop sec, mes talons claquant sur le bitume avec un bruit sec, organique, qui se perd dans le brouhaha de la ville. La rue est une agression sensorielle, le goût de l'échappement sur mes lèvres, la lumière crue du jour qui blesse mes yeux habitués à l'ombre de nos draps, et je vois le dos de sa veste s'éloigner, ce tissu gris qui se fond dans la masse des passants, une silhouette que je pourrais reconnaître entre mille à la simple façon dont ses épaules bougent, dont sa tête s'incline légèrement vers la droite. Chaque pas nous rapproche de la gare, chaque mètre parcouru est une respiration en moins, et je sens la panique monter en moi, une

marée basse qui laisse place à une vase noire et gluante, tandis que le ciel prend cette teinte de plomb caractéristique, une lourdeur atmosphérique qui annonce l'orage ou la fin du monde.

La gare nous accueille dans son ventre de fer et de verre, un espace saturé par l'odeur de l'ozone, ce parfum électrique et froid qui me donne la nausée, mêlé à la senteur de la graisse de machine et à la sueur aigre de la foule pressée. Mes sens sont exacerbés, je perçois le crissement des freins de train sur les rails, un son aigu qui me déchire les tympans, et la sensation de la poussière de fer qui se dépose sur ma peau, une pellicule grise et invisible qui semble m'étouffer. Julian est là, sur le quai numéro 4, sa silhouette se découpant contre la lumière blafarde des néons qui grésillent, et je tente de crier son nom, mais ma gorge est nouée, obstruée par le goût du sang que je me suis mordu à la lèvre dans ma course, un goût de cuivre et de sel qui envahit ma bouche.

L'air vibre soudain d'une intensité nouvelle, une onde de choc sonore qui annonce l'approche de la machine, et je vois, comme dans un cauchemar dont on ne peut s'éveiller, le pied de Julian glisser sur le carrelage poisseux, cette surface luisante d'humidité et de débris invisibles, un accident si bête, si dérisoire, qui se transforme en tragédie en une fraction de seconde. Le fracas du métal est assourdissant, un rugissement de bête blessée qui couvre mon cri, et je sens l'odeur de l'ozone se transformer brusquement en l'odeur métallique et chaude du sang, une effluve qui sature l'espace, s'insinuant dans mes vêtements, dans mes cheveux, dans mon âme.

Je me jette au sol, mes genoux percutant le carrelage froid avec un craquement que je n'entends pas, mais que je ressens dans chaque fibre de mon être, et mes mains cherchent désespérément la chaleur de son corps au milieu du chaos. Le sang est visqueux, d'un rouge trop vif sous les néons, il glisse entre mes doigts, une texture de soie liquide et de désastre, et je sens la vie s'échapper de lui en petites vagues saccadées, un reflux thermique qui laisse place à une froideur de marbre. Ses yeux cherchent les miens, une dernière lueur d'incompréhension et de tendresse y subsiste,

et je pose ma main sur sa joue, sentant le dernier souffle, un air tiède et faible qui effleure ma paume avant de s'éteindre définitivement. L'horloge de la gare affiche 18h07, les chiffres rouges brûlant mes yeux, tandis que le silence retombe, un silence de mort seulement troublé par le crépitement de l'ozone et le bruit sourd de mon propre cœur, qui continue de battre dans une poitrine qui ne veut plus de lui. Ses doigts se relâchent dans les miens, la peau devenant cireuse, et je reste là, prostrée sur le carrelage poisseux du quai numéro 4, respirant l'odeur de son sang mêlée à la froideur de la pierre, attendant que le monde s'efface une fois de plus dans un fracas de ténèbres.

Chapitre 3

Le carnet des stigmates

La lumière du matin filtre à travers les rideaux de lin crème, une clarté laiteuse et tamisée qui vient mourir en reflets dorés sur le creux de l'épaule de Julian, et je reste là, immobile, suspendue au rythme de son souffle qui soulève les draps dans un froissement de coton lavé. C'est une respiration lente, profonde, une musique organique que je connais par cœur, chaque inspiration étant un sursis, chaque expiration un don précieux que je recueille comme une mendicante, le nez enfoui dans l'odeur de sa peau qui exhale encore la tiédeur du sommeil, un mélange de musc léger, de savon à la santal et de cette pointe d'acidité sucrée qui n'appartient qu'à lui. Mes doigts, pourtant, ne sont pas en paix, ils s'agitent contre la couverture, animés d'une vibration sourde, un frémissement qui part du poignet pour mourir au bout des ongles, comme si le métal froid du quai numéro 4 hantait encore mes tendons, comme si le souvenir du sang visqueux et chaud qui coulait entre mes phalanges refusait de s'effacer malgré la douceur de l'aube. Je me glisse hors du lit avec la précaution d'une voleuse, sentant le parquet frais sous la plante de mes pieds, une sensation de bois lisse et de cire ancienne qui m'ancre un instant dans ce présent fragile, avant de récupérer le carnet caché sous la pile de pulls en laine, là où l'odeur du cèdre protège mes secrets du monde extérieur.

Le cuir de la couverture est souple, patiné par mes manipulations incessantes, il a cette odeur de terre et de bête qui me rassure, un contraste nécessaire avec le parfum d'ozone et de ferraille qui sature mes cauchemars de veille. J'ouvre la page à la lueur de la lampe de chevet dont l'abat-jour diffuse une chaleur ambrée, et je commence à tracer, ou du moins à essayer de tracer, les contours de l'homme qui dort à quelques centimètres de moi, car chaque détail est une ancre, chaque pore de sa peau est une coordonnée géographique dans l'océan de l'oubli que je m'apprête à traverser. La

plume gratte le papier avec une douceur de soie déchirée, le bruit est infime mais dans le silence de la chambre, il résonne comme un cri, et je note la courbure exacte de son cil gauche, ce petit crochet de jais qui s'incurve vers la tempe, et la minuscule cicatrice, presque invisible, qui strie la commissure de ses lèvres, vestige d'une chute d'enfance que j'ai apprise par cœur au cours de ces quatre mille éternités. Je veux graver la texture de sa barbe naissante, ce chaume qui pique délicieusement la paume de ma main quand je l'effleure, une sensation de papier de verre fin mêlée à la souplesse de la chair, une vibration tactile qui me fait monter les larmes aux yeux tant elle est réelle, tant elle est vivante face à la froideur de marbre qui l'attend invariablement à 18h07.

Mais ma main trahit mon intention, elle s'emballe, le tremblement devient une secousse, une onde de choc qui parcourt mon bras et fait dévier la pointe de métal, créant une rature sombre, une tache d'encre qui s'élargit sur le papier comme une blessure ouverte, et je sens mon cœur cogner contre mes côtes, un tambour affolé qui résonne jusque dans mes oreilles. C'est la marque de la répétition, ce stigmatisme invisible que seule mon âme porte, une usure de la fibre même de mon être qui se manifeste par cette incapacité à tenir la ligne droite, à maintenir le calme alors que le chronomètre invisible de l'univers s'est remis en marche. Je regarde mes doigts, ils sont pâles, presque translucides sous la lumière rousse, et je vois la peau se crispier, les jointures blanchir, tandis que je tente de dompter cette révolte musculaire, cette protestation physique d'un corps qui a trop vu, trop senti, trop hurlé dans le vide des boucles temporelles. Je ferme les yeux un instant, inspirant profondément pour retrouver l'odeur de la maison, celle du café qui commence à infuser dans la cuisine, un arôme torréfié et rassurant qui se mêle à la poussière dansante dans les rayons de soleil, mais sous cette surface domestique, je ne perçois que le goût métallique de la peur, cette amertume de cuivre qui tapisse ma langue dès que je pense au quai, au fracas, à la fin.

Je reprends l'écriture, forçant ma main à obéir, à documenter la tache de naissance en forme d'archipel sur sa hanche droite, une constellation de grains de beauté que j'ai

cartographiée avec la précision d'un astronome, car si je dois m'effacer, si je dois devenir l'étrangère qui ne l'a jamais croisé, il faut que ces détails survivent quelque part, qu'ils ne soient pas emportés par le grand ressac du temps. Je décris le grain de sa voix, ce timbre de violoncelle un peu rauque au réveil, une vibration qui me parcourt l'échine comme une caresse de velours, et la chaleur de son souffle lorsqu'il murmure mon nom dans l'obscurité, un air tiède qui sent la menthe et le sommeil, une caresse aérienne que je ne recevrai bientôt plus. Mon écriture devient plus serrée, plus nerveuse, les lettres s'enchevêtrent comme des herbes folles sous l'effet de ce spasme qui ne me quitte plus, une danse de Saint-Guy de la mémoire qui transforme mes mots en gribouillis désespérés, et je sens une goutte de sueur froide glisser entre mes omoplates, un frisson de glace dans la fournaise de mon amour.

C'est une érosion lente, une fatigue compassionnelle qui me ronge de l'intérieur, comme si chaque retour en arrière prélevait une taxe sur ma substance physique, laissant mes muscles plus faibles, mes nerfs plus à vif, ma peau plus fine, prête à se déchirer au moindre contact. Je pose le carnet sur mes genoux, sentant le poids du papier chargé de tant d'heures de douleur, et j'observe Julian qui bouge dans son sommeil, un mouvement fluide de son bras qui vient chercher ma place vide, sa main tâtonnant les draps encore chauds avec une tendresse instinctive qui me brise le cœur. L'odeur de son désir, un parfum de peau chauffée et de sommeil lourd, vient me chatouiller les narines, et je lutte contre l'envie de me jeter contre lui, de me fondre dans sa chaleur, de laisser mon corps s'oublier dans le sien jusqu'à ce que l'heure fatidique nous sépare à nouveau. Mais le tremblement de mes mains me rappelle à l'ordre, cette secousse rythmique est le métronome de ma mission, le rappel constant que le temps est une boucle de fil barbelé qui se resserre un peu plus à chaque tour, et que si je ne coupe pas le lien, nous finirons tous les deux déchiquetés.

Je note encore la couleur exacte de ses yeux lorsqu'il rit, ce bleu délavé comme un ciel d'orage qui s'éclaircit, une nuance de gris et de saphir que je ne peux capturer qu'avec des adjectifs sensoriels, car l'encre noire est trop pauvre pour rendre justice à cette lumière, et je sens le goût des larmes, salées et chaudes, qui coulent sur mes

joues pour venir s'écraser sur la page, mouillant le papier, faisant baver les mots "éternité" et "adieu". Je suis l'archiviste d'un fantôme, la gardienne d'un temple qui va être rasé, et mes mains continuent de trembler, une réaction chimique à l'horreur répétée, une protestation de la chair contre l'insoutenable légèreté de cet être que je m'apprête à sacrifier sur l'autel de sa propre survie. Je referme le carnet, le bruit sourd de la couverture qui se rabat sonnait comme le claquement d'une porte de cellule, et je le cache à nouveau, là où il restera, témoignage silencieux d'une femme qui a aimé un homme au point de vouloir ne jamais l'avoir rencontré, tandis que dans la chambre, l'odeur du café se fait plus forte, signalant le début d'une journée qui, pour la quatre millième fois, sentira la vie avant de goûter à la mort. Chaque fibre de mon corps hurle sa lassitude, chaque battement de mon cœur est une petite agonie sourde, mais je me lève, essuyant mes mains tremblantes sur mon pull, et je retourne vers lui pour lui offrir un dernier matin de soie, une dernière illusion de permanence dans ce monde de verre qui s'apprête, une fois de plus, à voler en éclats sous le poids de mes souvenirs.

Chapitre 4

L'écho dans les os

La lumière de ce matin-là possède une texture de lait caillé, une blancheur épaisse et mate qui s'accroche aux rideaux de lin comme si elle craignait d'entrer, et je reste là, immobile, les poumons emplis de l'odeur de Julian, ce mélange de sommeil chaud, de santal et d'une pointe d'acidité qui lui appartient en propre, tandis que mes doigts se perdent dans les boucles de sa nuque. Le drap de coton, usé par des milliers de réveils identiques, glisse sur mes hanches avec une douceur de caresse apprise par cœur, mais aujourd'hui, le silence de la chambre ne résonne pas de la même manière ; il y a un froissement dans l'air, une dissonance imperceptible comme une note de piano désaccordée qui vibrerait dans le creux de mes os. Julian remue, son souffle s'accroche un instant dans sa gorge, et je sens contre ma cuisse le tressaillement de ses muscles, une crispation nerveuse qui ne devrait pas exister dans la paix de cet instant suspendu, car normalement, à cette seconde précise de l'éternité, il s'étire avec la paresse d'un fauve repu avant de plonger son visage dans le creux de mon cou. Pourtant, il ne bouge pas, il reste figé, les yeux grands ouverts sur le plafond écaillé, et je vois, à la lumière crue qui filtre par la fenêtre, la petite veine de sa tempe battre avec une régularité de métronome affolé, trahissant un tumulte intérieur que les quatre mille matins précédents n'avaient jamais laissé transparaître.

Lorsqu'il tourne enfin la tête vers moi, ce n'est pas l'éclat ambré de son regard que je rencontre, mais une forêt de doutes, un gris d'orage qui semble avoir envahi ses iris pendant la nuit, et sa main, qu'il pose sur ma joue, est d'une fraîcheur de marbre, ses doigts traçant le contour de mes lèvres avec une hésitation qui me déchire les entrailles. Il ne dit rien pendant une longue minute, se contentant d'absorber mon visage comme s'il cherchait à y déchiffrer une langue oubliée, et je sens l'odeur du café qui commence à monter de la cuisine, cette vapeur torréfiée qui d'habitude

annonce la vie mais qui, ce matin, prend des effluves de cérémonie funèbre, lourde et étouffante. Sa voix, quand elle finit par briser le silence, est un murmure de papier froissé, une vibration basse qui semble venir de bien plus loin que sa gorge, portant en elle le poids d'une fatigue qui n'appartient pas à une seule nuit de sommeil, mais à une sédimentation de siècles dont il n'est pas censé se souvenir. Il me dit que ses rêves sont peuplés de bruits de ferraille, de l'odeur de l'ozone et du goût du fer, qu'il se réveille avec la sensation d'avoir le thorax broyé par un poids invisible, et je sens mon propre cœur manquer un battement, une douleur aiguë me traversant la poitrine alors que je réalise que la membrane du temps est en train de s'amincir, laissant filtrer les scories de ses morts successives dans son esprit conscient.

Je me redresse, laissant le pull en laine glisser sur mes épaules, la texture rugueuse des mailles irritant ma peau comme pour me rappeler la réalité de ma propre chair, et je l'attire contre moi, cherchant à noyer ses pressentiments dans la chaleur de mon corps, à étouffer ses souvenirs avec le parfum de ma peau. Je l'embrasse avec une ferveur désespérée, mes lèvres cherchant les siennes pour y puiser un reste de certitude, goûtant le sel d'une larme dont je ne sais si elle appartient à ses yeux ou aux miens, tandis que mes mains parcourent son dos, comptant chaque vertèbre, chaque relief de cette anatomie que j'ai vue se briser tant de fois sur le carrelage de la gare. Mais Julian ne s'abandonne pas, il reste tendu, une corde de violon prête à rompre, et il murmure mon nom avec une tristesse si insondable que j'ai l'impression de tomber dans un puits sans fond, un nom qu'il prononce comme une prière ou un adieu, comme s'il sentait déjà l'absence qui s'apprête à se creuser entre nous. Il me confie qu'il a l'impression de me perdre à chaque fois qu'il cligne des yeux, que chaque seconde passée dans cette pièce lui semble être un écho d'une seconde déjà vécue, mais teintée d'un deuil dont il ne connaît pas la cause, une mélancolie qui lui colle à la peau comme une sueur froide.

Nous nous levons enfin, et le contact du carrelage froid de la cuisine sous mes pieds nus me donne un frisson qui remonte le long de ma colonne vertébrale, une piqûre de réalité qui m'arrache à la torpeur de ses bras. Je prépare le café machinalement,

écoutant le glouglou de l'eau, regardant la vapeur s'élever en volutes paresseuses dans l'air tiède, mais mes yeux ne quittent pas Julian qui est resté assis à la table en bois, ses mains enserrant sa tasse vide comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage. Il regarde par la fenêtre, vers le ciel d'un bleu délavé qui annonce la fin de l'après-midi et le fracas de 18h07, et je vois l'ombre d'un homme qui s'effiloche, une âme qui s'use à force d'être frottée contre la répétition de l'horreur. L'odeur du pain grillé s'insinue dans la pièce, une odeur domestique et rassurante qui semble pourtant déplacée, presque insultante face à la tragédie qui se joue dans les silences de Julian, car je comprends à cet instant que je ne peux plus attendre, que chaque seconde supplémentaire dans cette boucle est une érosion de son être, un acide qui ronge sa lumière intérieure.

Sa tristesse est une substance tangible, une brume qui emplit la cuisine, et quand il se lève pour venir m'entourer de ses bras, je sens la vibration de sa poitrine contre mon dos, un battement sourd et irrégulier qui résonne jusque dans mes propres poumons. Il appuie son front contre mon épaule, et je sens l'humidité de son souffle à travers la laine de mon pull, une chaleur humide qui me fait frémir, tandis qu'il me murmure à l'oreille qu'il a peur, non pas de la mort, mais de cette impression de devenir un fantôme dans sa propre vie. Ses mots sont des lames de verre qui s'enfoncent dans ma chair, car je suis l'architecte de ce tourment, celle qui, par amour égoïste, l'a maintenu dans cette antichambre de l'existence, croyant le sauver alors que je ne faisais que prolonger son agonie dans une répétition de soie et de sang. Je me retourne dans ses bras, mes mains encadrant son visage dont je connais chaque pore, chaque petite cicatrice, et je plonge mes yeux dans les siens, y cherchant une dernière fois l'homme que j'aime avant de devenir pour lui une parfaite inconnue.

Le goût du café que nous partageons est amer, une amertume qui tapisse ma langue et ma gorge, se mêlant à la saveur métallique de ma propre peur, et je regarde le soleil décliner lentement, jetant des ombres étirées sur le parquet, des ombres qui ressemblent à des doigts noirs cherchant à nous saisir. Julian s'assoit sur le rebord de la fenêtre, la lumière de fin de journée découpant sa silhouette avec une précision

cruelle, et je remarque pour la première fois la pâleur de ses mains, une transparence de porcelaine qui suggère que son corps lui-même commence à se lasser de cette existence cyclique. Il me regarde et sourit, mais c'est un sourire qui ne touche pas ses yeux, un mouvement des lèvres qui semble lui coûter un effort surhumain, et il me dit qu'il aimerait partir, s'en aller loin de cette ville, loin de cette gare qu'il n'a jamais aimée mais qui, aujourd'hui, semble l'appeler avec une insistance terrifiante.

Je sens l'urgence monter en moi, une marée noire qui menace de m'engloutir, car si son âme commence à se souvenir, si son corps commence à se briser sous le poids des échos, alors le sacrifice n'est plus une option, c'est une nécessité vitale, une opération chirurgicale sans anesthésie pour extraire le cancer de mon existence de sa trame temporelle. Je m'approche de lui, posant ma main sur son cœur, sentant le muscle s'agiter sous la peau fine, et je lui promets, dans un souffle que seul le silence peut entendre, que demain il ne souffrira plus, que demain il se réveillera sans ce poids sur la poitrine, sans cette odeur d'ozone dans les narines, même si pour cela je dois mourir mille fois dans son souvenir. La sensation de sa peau sous mes doigts est d'une douceur insoutenable, une douceur qui m'incite à tout abandonner, à hurler la vérité pour qu'il me déteste, mais je reste murée dans mon silence, savourant l'odeur de ses cheveux, le grain de son épiderme, le goût de sa présence, accumulant les sensations comme des trésors que je serai seule à porter dans le vide qui m'attend. Le soleil finit par basculer derrière les toits, inondant la pièce d'une lumière orangée, une couleur de braise qui annonce l'incendie final, et je sais que le temps des adieux silencieux est terminé, que l'écho dans ses os est devenu un cri que je ne peux plus ignorer, et que pour sauver Julian, je dois maintenant apprendre à devenir son absence la plus absolue.

Chapitre 5

Le sacrifice inutile

L'air de la gare est une masse compacte, un mélange âcre de métal froid, de suie ancienne et de cette humidité persistante qui s'accroche aux voûtes de béton comme une sueur grise. À 18h06, le monde semble se figer dans une attente douloureuse, une apnée collective où le tic-tac de l'horloge centrale résonne jusque dans la pulpe de mes doigts, une vibration sourde qui remonte le long de mes bras et vient mourir contre mon cœur, là où la peur a fini par creuser son nid. Julian est là, à quelques mètres de moi, sa silhouette familière se découpant contre le flux des voyageurs pressés, l'odeur de son écharpe en laine mélangée — un parfum de tabac blond, de lessive à la lavande et de cette chaleur humaine qui n'appartient qu'à lui — me parvient par bouffées, me déchirant les entrailles d'une tendresse devenue un poison. Je vois le grain de sa peau à la commissure de ses lèvres, ce petit pli de fatigue qu'il a lorsqu'il attend, et je sens sous ma langue le goût amer de la bile et de la défaite, parce que dans une minute, le fracas du train déchirera ce tableau, et le rouge de son sang viendra souiller le carrelage poisseux du quai numéro 4, encore une fois, pour la quatre millième fois.

Mes pieds se déplacent d'eux-mêmes, une impulsion née du désespoir le plus pur, une volonté de briser la symétrie de ce cauchemar en y injectant ma propre fin. Si l'univers exige un tribut, si cette boucle est un nœud coulant qui ne demande qu'à se resserrer sur une gorge, alors que ce soit la mienne, que mes poumons s'arrêtent de filtrer cet air saturé d'ozone pour que les siens puissent continuer de respirer la lumière de demain. Je sens le froid du rebord du quai à travers la semelle fine de mes bottines, une sensation de vertige velouté qui m'attire vers le vide, tandis que le rugissement du monstre de fer commence à faire trembler mes os, une basse profonde qui occulte les cris des passagers et le battement de mes propres tempes. Je ne regarde

plus Julian, je ferme les yeux pour ne garder de lui que la texture imaginaire de sa main dans la mienne, la douceur de son pouce caressant ma paume, et je me jette dans le gouffre, cherchant la morsure du métal pour qu'elle remplace enfin la brûlure de mes souvenirs.

Il y a un instant de suspension absolue, une seconde où la pesanteur semble m'abandonner, où l'air se déchire autour de moi avec un sifflement de soie que l'on brusque, et puis, le contact. Ce n'est pas la douleur que je ressens en premier, mais un froid sidéral, un choc électrique qui parcourt chaque nerf, chaque fibre, transformant mon sang en glace pilée, avant que l'obscurité ne m'engloutisse totalement, une nuit sans étoiles, épaisse comme du velours noir mouillé qui m'étouffe et me berce à la fois.

Le silence qui suit est plus lourd que le vacarme du train.

Puis, une odeur. Pas l'ozone, pas le fer, pas la mort. C'est une fragrance de soleil matinal filtré par des rideaux de lin, un parfum de café qui infuse doucement dans la cuisine, et surtout, l'odeur ambrée, musquée, de la peau de Julian au repos. Je rouvre les yeux et le plafond blanc, avec sa petite fissure en forme de branche de corail, m'accueille avec une cruauté tranquille. Mes doigts cherchent instinctivement la chaleur sous les draps, et ils rencontrent l'épiderme lisse de son dos, la courbe parfaite de ses omoplates qui se soulèvent au rythme d'une respiration paisible, ignorante du massacre que je viens de vivre dans l'ombre de mes paupières closes. 7h00. Le chiffre rouge du réveil brille comme une plaie ouverte sur la table de chevet, marquant le début de ma nouvelle peine, le retour à cette prison de coton et de lumière dorée.

Je me redresse, mon cœur boxant contre mes côtes avec une violence qui me donne la nausée, et je regarde mes mains. Elles sont propres. Il n'y a plus de sang, plus de poussière de gare, seulement la pâleur de ma peau sous l'aube naissante, mais je peux encore sentir la pression fantôme du train qui m'a broyée il y a quelques éternités de cela. La boucle ne veut pas de moi ; elle est un prédateur sélectif qui refuse mon

sacrifice, me rejetant sur le rivage de ce matin éternel comme un déchet dont elle n'a que faire. Julian bouge dans son sommeil, un petit gémissement sourd s'échappant de ses lèvres, et il se retourne vers moi, ses yeux encore embrumés de rêves cherchant les miens dans la pénombre de la chambre.

« Clara ? Tu es déjà réveillée ? » Sa voix est un murmure de velours râpeux, une caresse sonore qui me fait frissonner jusqu'à la moelle, et je sens les larmes monter, non pas de tristesse, mais d'une fatigue si profonde qu'elle semble avoir usé mes os. Il tend le bras, ses doigts trouvant ma joue, et la chaleur de son contact est une insulte à la mort que j'ai tentée d'embrasser. Sa peau est si vivante, si vibrante de cette réalité que je suis seule à porter, que j'ai l'impression de brûler à son contact, comme si j'étais faite de papier et lui de flammes.

« Je suis là, Julian. Je suis là », je réponds, ma propre voix me paraissant étrangère, une mélodie brisée qui tente de s'accorder à la sienne. Je me laisse retomber contre lui, enfouissant mon visage dans le creux de son cou, inhalant l'odeur de sa vie, le grain de sa chair contre mon nez, essayant de me convaincre que ce moment n'est pas une illusion de plus dans cette cellule de temps. Ses bras se referment sur moi, une étreinte solide, protectrice, et je sens le battement de son cœur contre ma poitrine, un tambour régulier qui compte les heures qui nous séparent de 18h07. Chaque pulsation est un rappel de mon échec, chaque souffle qu'il prend est un pas de plus vers ce quai où je ne peux pas le sauver, même en mourant pour lui.

Je ferme les yeux et je me perds dans la sensation de ses doigts jouant avec les mèches de mes cheveux, un geste si tendre, si quotidien, qu'il me donne envie de hurler jusqu'à ce que mes poumons éclatent. Le soleil gagne du terrain sur le tapis, une tache de lumière chaude qui rampe vers le lit, illuminant les grains de poussière qui dansent dans l'air comme des poussières d'étoiles mortes. Tout est si beau, si calme, si parfaitement agencé pour me faire souffrir. La douceur de la couette, le poids de la jambe de Julian sur les miennes, le goût salé de mes larmes que je lèche au coin de ma bouche, tout participe à cette torture sensorielle où chaque plaisir est

une promesse de douleur future.

Je réalise alors, dans cette clarté cruelle du matin, que je ne suis pas seulement la spectatrice de son agonie, je suis le moteur de la machine. Mon amour pour lui, cette volonté farouche de rester à ses côtés, de le toucher une dernière fois, de respirer son odeur avant le fracas, est peut-être le ciment qui scelle cette boucle. Si je meurs, je reviens. Si il meurt, il revient. Nous sommes deux amants pris dans l'ambre d'un instant qui refuse de s'éteindre, et la seule issue n'est pas dans le sang, mais dans l'oubli. Pour qu'il vive, il faut que je cesse d'exister dans son univers, que je devienne une absence, un vide, une ombre qui n'a jamais croisé son chemin. L'idée est un froid plus intense que celui du train, une sensation de déchirement intérieur qui me laisse exsangue, mais alors que sa main glisse le long de mon dos, traçant des cercles invisibles sur ma peau, je sais que c'est la seule vérité qui me reste. Je dois apprendre à ne plus le toucher, à ne plus l'aimer, à devenir l'étrangère qu'il ne remarquera jamais sur le quai d'une gare, pour que demain, enfin, il puisse se réveiller sans moi, mais vivant.

Chapitre 6

Le sanctuaire de soie

Le lin froissé sous mes doigts possède cette rugosité familière, une caresse de fibres sèches qui ancre mon esprit dans le présent fragile de cette chambre, tandis que l'odeur de Julian, ce mélange entêtant de cèdre, de sommeil tiède et de la pointe acidulée de sa peau, m'enveloppe comme une seconde armature. Ici, entre les murs tapissés de silence et les rideaux de soie qui tamisent l'éclat trop cru du matin, le temps n'est plus une flèche lancée vers le fracas de dix-huit heures sept, mais une substance visqueuse, un miel doré dans lequel nous nous débattons avec une lenteur délicate. Je sens le battement de son cœur contre mon omoplate, un rythme sourd et régulier, une percussion de vie qui semble défier la mécanique implacable du destin, et je ferme les yeux pour mieux imprégner mes cellules de cette vibration, pour que chaque pore de ma peau mémorise la topographie de son torse, la courbe de ses côtes, le grain légèrement granuleux de son épiderme là où le soleil l'a embrassé l'été dernier. Ses mains, larges et rassurantes, parcourent mon dos avec une dévotion qui me brise le cœur, chaque pression de ses doigts sur mes vertèbres étant une note de musique dans une symphonie que je suis la seule à savoir condamnée, et je me retourne pour me perdre dans le paysage de son visage, ses cils sombres qui projettent des ombres de dentelle sur ses pommettes, sa bouche dont je connais le goût de sel et de caféine par cœur.

Nous ne parlons pas, car les mots sont des intrusions trop lourdes, des objets contondants qui risqueraient de fêler le dôme de cristal sous lequel nous nous sommes réfugiés, et je préfère le langage de nos souffles qui s'accordent, cette respiration commune qui crée un microclimat de moiteur et de désir. Lorsque ses lèvres trouvent la crevasse de mon cou, je sens un frisson électrique parcourir l'échine de mon être, une sensation de soie liquide qui se répand dans mes veines, et je

m'accroche à ses épaules comme si elles étaient les seuls débris flottants d'un naufrage imminent. Sa langue trace des chemins de feu sur ma clavicule, goûtant l'amertume de ma peur que je tente de dissimuler sous des gémissements de plaisir, et je me laisse glisser dans l'abîme de son étreinte, cherchant dans la fusion de nos chairs une réponse à l'absurdité de ma condition. Le contact est total, une immersion dans une mer de sensations où les limites de nos corps s'effacent, où la sueur devient un onguent sacré liant nos membres en une étreinte que je voudrais éternelle, et je sens le poids de son corps m'écraser avec une douceur sauvage, une pression qui me rappelle que, pour cet instant précis, il est là, vivant, vibrant, réel.

Le téléphone vibre quelque part sur la table de nuit, un bourdonnement métallique qui résonne comme un glas prémonitoire, mais nous l'ignorons, laissant le monde extérieur s'effriter au-delà de la porte close, car dans ce sanctuaire, seule compte la trajectoire de sa main sur ma hanche, la rugosité de sa barbe naissante contre ma joue et l'éclat de ses yeux qui me fixent avec une intensité qui me donne l'impression de brûler vive. Je bois son souffle, je dévore le moindre tressaillement de ses muscles, transformant chaque caresse en une archive sensorielle, car je sais que je devrai bientôt vivre de ces souvenirs comme on vit d'une réserve d'eau dans un désert de glace. L'air de la pièce est devenu dense, chargé d'une électricité statique qui fait dresser les petits poils de mes bras, une atmosphère saturée d'oxygène et de phéromones où chaque mouvement semble déplacer des montagnes de coton, et je me perds dans l'océan de ses draps, sentant le contact du tissu contre mes cuisses, un frottement qui se mêle à la chaleur de son entrejambe, créant un tourbillon de sensations qui m'arrachent à la terre ferme.

Il y a dans la façon dont il me possède une urgence inconsciente, comme si ses propres cellules percevaient l'anomalie du temps, comme s'il cherchait à s'ancrer en moi pour ne pas être emporté par le courant invisible qui nous tire vers la gare, et je réponds à son ardeur avec une faim de condamnée, mes ongles s'enfonçant dans sa peau pour y laisser des marques rouges, des stigmates de mon passage dans sa vie. Je veux qu'il se souvienne de moi par la douleur et le plaisir, je veux que l'odeur de mon

parfum, ce mélange de musc blanc et de larmes séchées, reste incrustée dans ses draps bien après que je serai devenue une ombre, et je l'embrasse avec une force qui nous laisse tous deux haletants, nos langues se cherchant comme des aveugles dans une tempête. Le temps, cet ennemi que j'ai tenté de dompter par des milliers de ruses, semble s'incliner un instant devant l'absolu de notre union, se dilatant pour nous offrir des siècles de sensations compressées dans une heure de sueur et de soupirs, et je me sens devenir une extension de lui-même, une note tenue dans le silence de l'appartement.

Pourtant, malgré la beauté de cette agonie charnelle, l'ombre de dix-huit heures sept s'étire sur les murs, une tache sombre qui rampe lentement vers nous alors que le soleil décline, changeant l'or du matin en un ambre crépusculaire qui donne à la peau de Julian des reflets de bronze antique. Je regarde la poussière danser dans un rayon de lumière, des milliers de grains d'existence flottant dans le vide, et je comprends que nous sommes comme eux, des particules en suspension avant la chute, et une vague de tristesse, aussi froide que le métal du train, submerge la chaleur de mes entrailles. Je caresse le lobe de son oreille, sentant la fragilité de son cartilage, et je pense à la violence qui l'attend, à l'odeur d'ozone et au cri des freins qui déchirent chaque soir mon univers, et mon amour pour lui se transforme en une lame acérée qui me transperce le cœur. Je dois le quitter pour qu'il ne meure pas, je dois devenir le vide dans ses bras pour que ses poumons continuent de se gonfler d'air, et cette certitude est un goût de cendre dans ma bouche, un poison que j'avale en même temps que son dernier baiser.

Il s'endort un instant, le front posé contre le mien, sa respiration redevenant ce métronome paisible qui m'a tant de fois bercée, et je reste là, éveillée, à écouter le silence de la chambre qui se peuple de fantômes, de toutes les versions de nous qui ont déjà péri sur le quai numéro quatre. La soie sous mon corps semble soudain trop lisse, presque liquide, comme si elle se dérobaît déjà, et je respire une dernière fois l'odeur de sa peau, m'imprégnant de ce musc humain, de cette chaleur de vie, avant de me préparer à l'ultime sacrifice de l'oubli. Je regarde ses mains, ces mains qui m'ont

touchée avec tant de grâce, et je sais que demain, elles ne connaîtront plus la texture de mes cheveux, elles ne chercheront plus ma présence au réveil, et cette pensée est une agonie plus profonde que n'importe quelle blessure physique. Je me blottis contre lui, cherchant une dernière fois la sécurité de son sanctuaire, tandis que dehors, le monde reprend ses droits et que l'horloge, impitoyable, égrène les secondes qui nous séparent de la fin de tout, me laissant seule avec le poids de ce secret, l'âme exsangue mais la volonté de fer, prête à devenir une étrangère pour qu'il puisse enfin voir le soleil se lever sur un jour qui ne s'efface pas.

Chapitre 7

La bague de cendre

La lumière de l'aube, filtrée par les rideaux de lin crème dont le tissage lâche laisse passer des grains de poussière dansants, dessine des zébrures d'or pâle sur le torse de Julian, et je reste là, immobile, à écouter le ressac de sa respiration qui soulève doucement la couette, une cadence si régulière qu'elle me semble être le seul métronome fiable dans cet univers qui s'effondre et recommence sans cesse. Sous mes doigts, le coton des draps est tiède, imprégné de l'odeur de nos corps mêlés, un parfum de musc, de sommeil et de cette note de cèdre qui émane de sa peau, une empreinte olfactive que j'ai gravée dans les replis de ma mémoire comme on grave une épitaphe sur le marbre. Je glisse hors du lit, le contact du parquet froid contre la plante de mes pieds provoquant un frisson qui remonte le long de ma colonne vertébrale, et je me dirige vers la commode en bois de chêne dont l'odeur de cire ancienne s'intensifie avec l'humidité de la matinée. Je cherche son vieux pull en laine, celui dont les mailles sont distendues et qui garde en lui la forme de ses épaules, car j'ai besoin de m'envelopper dans son absence avant même qu'elle ne survienne, de sentir cette laine un peu rêche gratter ma peau pour me rappeler que je suis encore vivante, encore ici, encore à lui.

Mes mains, encore tremblantes des fantômes des quatre mille soirs précédents, fouillent au fond du tiroir, là où les chaussettes orphelines et les vieux carnets s'accumulent, et c'est alors que mes doigts rencontrent une texture étrangère, quelque chose de trop lisse, de trop froid pour être un vêtement. C'est un petit écrin de velours bleu nuit, d'un bleu si profond qu'il semble aspirer la lumière de la chambre, et le contact du tissu sous ma pulpe est d'une douceur écœurante, presque huileuse. Je le sors avec une lenteur de somnambule, mon cœur cognant contre mes côtes comme un oiseau captif, et le déclic de la charnière, lorsqu'il s'ouvre, résonne dans le silence de

la pièce comme un coup de feu étouffé. À l'intérieur, posée sur un lit de satin blanc qui luit d'un éclat nacré, se trouve une bague, un anneau de platine fin, surmonté d'un diamant dont les facettes capturent les premiers rayons du soleil pour les briser en mille éclats de feu froid.

Le métal est une morsure de glace contre ma peau lorsque je la saisis, et soudain, le poids de l'objet semble peser des tonnes, une ancre de réalité qui menace de me noyer dans l'océan de ma propre douleur. Je comprends alors, avec une clarté qui me lacère les entrailles, que chaque jour, depuis des éternités de répétitions, Julian porte ce secret dans la poche de sa veste, tout près de son cœur qui bat, et que chaque soir à 18h07, sur ce quai numéro quatre saturé d'odeurs de ferraille chaude et d'ozone, il s'apprête à me donner sa vie entière au moment précis où la mort vient la lui arracher. La bague n'est pas qu'un bijou, elle est le symbole d'un futur qui se consume avant même d'avoir éclos, une promesse de vieillesse commune, de mains ridées entrelacées, de matins comme celui-ci répétés à l'infini mais sans la menace du couperet. Je porte l'anneau à mes narines, cherchant désespérément une trace de lui, et je ne sens que le métal neutre, stérile, et l'odeur de la poussière accumulée dans l'ombre du tiroir, cette odeur d'oubli qui m'attend.

Je me laisse glisser au sol, le dos contre le bois dur de la commode, et je serre l'écrin contre ma poitrine, sentant les angles vifs de la boîte s'enfoncer dans ma chair. Le goût amer de la bile remonte dans ma gorge, se mêlant à la douceur résiduelle du café que j'imaginai déjà préparer pour lui, et je réalise la cruauté absolue de ce destin qui nous maintient dans cet entre-deux charnel, cette suspension de l'âme où l'extase du réveil n'est que le prélude à l'agonie du quai. Julian se retourne dans le lit, le froissement des draps me parvenant comme un murmure de soie, et je l'entends gémir doucement dans son sommeil, un son de contentement qui me déchire le cœur. Dans quelques heures, il sera debout, il m'embrassera dans le cou, sa barbe naissante piquant ma joue, il rira de ma distraction alors que je serai en train de compter les secondes, et il partira pour cette gare, son doigt effleurant sans doute l'écrin dans sa poche, le cœur battant d'une impatience que je suis la seule à savoir condamnée.

Cette bague est une cendre froide avant même d'avoir connu le feu de l'engagement, elle est le résidu de milliers de vies que nous n'avons pas eues, de milliers d'enfants que nous n'avons pas vus grandir, de milliers de nuits où nous aurions dû nous endormir sans la peur du lendemain qui s'efface. Je regarde le diamant scintiller, une étoile morte entre mes doigts, et je sens mes larmes, chaudes et salées, couler sur mes joues pour venir s'écraser sur le platine, de petites perles de détresse qui ne parviennent pas à réchauffer le métal. La décision que j'ai prise, cette nécessité brutale de disparaître de son horizon pour qu'il puisse franchir la barrière de 18h08, prend soudain une dimension de martyr que je n'avais pas encore pleinement mesurée. Pour qu'il vive, pour qu'il puisse un jour offrir cette bague à une autre, à une femme qui ne sera pas hantée par le souvenir de son sang sur le carrelage, je dois devenir un néant, une absence, une ombre qui ne l'aura jamais effleuré.

Je me relève, mes jambes flageolantes comme si j'avais vieilli d'un siècle en un seul instant, et je repose délicatement l'écrin dans le tiroir, le dissimulant sous une pile de linge. Le bois du tiroir grince légèrement en se refermant, un son de porte de tombeau, et je retourne vers le lit, me glissant sous la couette pour retrouver la chaleur de son corps. Julian se rapproche de moi, cherchant ma présence dans son demi-sommeil, et il pose son bras lourd sur ma taille, sa main se nichant sur mon ventre. Je sens le battement de son pouls contre ma peau, un rythme vital, puissant, ignorant la tragédie qui se joue, et je ferme les yeux pour ne plus voir la lumière qui grimpe sur les murs. Je me blottis contre lui, respirant l'odeur de son épaule, ce mélange de savon et d'humanité, et je goûte au sel de mes propres larmes en l'embrassant furtivement, un adieu que je prononce en silence mille fois avant que le soleil ne soit trop haut.

Demain, il n'y aura plus de bague cachée pour moi, il n'y aura plus de réveil dans cette chambre aux rideaux de lin, il n'y aura plus l'odeur du cèdre sur sa peau. Demain, il marchera sur ce quai, il regardera sa montre, il pensera peut-être à une inconnue croisée dans la rue, et il montera dans ce train sans que le monde ne s'arrête,

sans que son sang ne vienne souiller ses rêves. Le prix de sa vie est mon oubli total, la suppression de chaque caresse, de chaque mot doux murmuré dans l'obscurité, et alors que je sens son souffle chaud contre mon oreille, je me prépare à devenir cette étrangère, cette cendre que le vent du temps emportera pour le laisser, enfin, respirer l'air d'un jour nouveau qui ne finira pas dans le fracas du métal. Je reste là, accrochée à lui, à la texture de sa peau, au goût de ses baisers de matin, emprisonnant chaque sensation dans les parois de mon âme comme si elles étaient des reliques sacrées, car bientôt, je serai la seule à savoir que nous nous sommes aimés jusqu'à la fin du monde, encore et encore, sur ce quai numéro quatre où le temps s'est arrêté pour nous laisser une dernière chance de nous dire adieu sans jamais y parvenir tout à fait.

Chapitre 8

L'usure de la pitié

Le soleil, ce grand disque d'or indifférent, filtrait à travers les rideaux de lin dont la trame grossière dessinait des ombres géométriques sur la peau de Julian, une peau que je connaissais par cœur, chaque pore, chaque grain de beauté comme une constellation dont j'aurais été l'astronome désespérée. L'odeur de la chambre était un mélange entêtant de sommeil chaud, de musc léger et de cette pointe de lavande persistante que j'avais pulvérisée sur les oreillers il y a quatre mille ans, ou peut-être ce matin, le temps n'étant plus qu'une bouillie informe et sucrée qui me collait aux doigts. Je sentais le battement régulier de son cœur contre mon omoplate, un métronome biologique qui me rappelait que dans quelques heures, ce tambour de vie se tairait dans le fracas du métal, et cette certitude était une lame de rasoir que je promenais mentalement sur ma propre gorge. Je me dégageai de son étreinte avec une lenteur calculée, sentant la friction des draps contre mes cuisses, une sensation de papier de verre tant ma sensibilité était exacerbée par l'épuisement, et je me levai sans un regard pour lui, mon corps pesant mille tonnes de souvenirs et de deuils accumulés.

Dans la cuisine, l'air était chargé d'une humidité poisseuse, une condensation qui perlait sur les vitres comme des larmes que je ne savais plus verser, et je m'activai à préparer un café beaucoup trop fort, une mixture noire et amère dont l'arôme brûlé devait normalement agresser les sens. Je voulais que tout soit âpre, que tout soit rance entre nous aujourd'hui, car j'avais décidé que si l'amour était l'aimant qui le ramenait sans cesse vers ce train de dix-huit heures sept, alors la haine ou le dégoût serait peut-être le rempart, la barrière de barbelés qui le tiendrait à distance du quai numéro quatre. Julian entra, ses pieds nus faisant un bruit de succion discret sur le carrelage froid, et il passa ses bras autour de ma taille, sa chaleur m'enveloppant comme un

linceul de soie, son souffle caressant ma nuque avec une tendresse qui me fit l'effet d'une brûlure à l'acide.

Je me raidis, mes doigts crispés sur le rebord en formica dont je sentais la moindre ébréchure, et je le repoussai d'un coup d'épaule brutal, un mouvement sec qui fit vaciller la cafetière. Le goût du café dans ma bouche était celui de la cendre, une amertume métallique qui me tapissait la langue alors que je le regardais avec des yeux que je voulais vides, des yeux de poupée de porcelaine brisée. « Ne me touche pas », dis-je, et ma voix sonna étrangement à mes oreilles, un râle de gravier et de glace qui sembla figer la poussière dansant dans le rayon de lumière. Il resta là, les bras ballants, son visage marqué par la confusion d'un homme qui se réveille dans un cauchemar qu'il ne reconnaît pas encore, et l'odeur de son corps, ce mélange de savon à la menthe et de virilité tranquille, devint pour moi un supplice, une promesse de bonheur que je devais piétiner pour le sauver.

Tout au long de la matinée, je m'ingéniai à être cette version déformée de moi-même, une créature de fiel et de mépris qui laissait traîner des remarques acerbes comme on sème des morceaux de verre pilé sur un chemin de terre. Je fis brûler le pain jusqu'à ce qu'une fumée noire et âcre envahisse la pièce, piquant les yeux et asséchant la gorge, et je le regardai manger ces charbons avec une indifférence feinte, savourant presque la douleur que je lisais dans le bleu de son regard. Sa patience était une insulte à mon sacrifice, sa douceur une torture que je ne pouvais plus supporter ; il restait là, à ramasser les miettes de ma colère avec une dévotion de saint, sa main effleurant la mienne sur la table, une main dont je sentais la texture calleuse et rassurante, celle d'un homme qui travaille et qui aime sans compter.

« Clara, qu'est-ce qui se passe ? » murmura-t-il, et le son de mon nom dans sa bouche était un fruit mûr dont le jus coulait sur mon cœur meurtri, un goût de fraise et de sang. Je ris, un son haché et sec qui ne ressemblait à rien d'humain, et je renversai délibérément mon bol de céréales sur le sol, regardant le lait blanc s'étaler sur le carrelage sombre comme une tache de pureté souillée. Je lui criai que je ne l'aimais

plus, que chaque seconde passée à ses côtés était une agonie d'ennui, que son odeur m'écoeurait et que ses caresses me donnaient la nausée, et alors que je prononçais ces mensonges, je sentais mon propre corps se révolter, mes entrailles se nouer en un nœud de vipères. Je voulais qu'il s'en aille, qu'il claque la porte, qu'il parte loin d'ici, qu'il oublie l'existence de cette gare et de ce train, mais il se contenta de s'approcher, ignorant les éclats de porcelaine et le lait qui mouillait ses chaussettes.

Il me prit le visage entre les mains, et je sentis l'odeur de l'ozone qui commençait déjà à flotter dans mon esprit, cette odeur de fin du monde qui précède toujours le choc, mais ici, dans cette cuisine baignée de lumière, il n'y avait que l'odeur de sa peau, un parfum de terre après la pluie. Ses pouces caressèrent mes pommettes avec une infinie délicatesse, et malgré ma résistance, malgré la glace que j'essayais de maintenir dans mes veines, je sentis mon armure se fissurer, mon corps se trahir en s'appuyant contre sa paume. « Je ne te laisserai pas, Clara », dit-il, et sa voix était une caresse de velours, une onde de choc qui fit vibrer chaque fibre de mon être. « Quoi que tu essaies de chasser, je resterai là. »

L'échec de ma cruauté me frappa avec la force d'une vague de fond, une sensation de noyade où l'eau serait tiède et parfumée. J'avais essayé de devenir un monstre pour qu'il devienne un étranger, mais son amour était une ancre trop lourde, une substance organique qui s'insinuait dans chaque faille de mon apathie. Je sentis le tissu de sa chemise contre ma joue, une flanelle usée qui sentait la lessive et le soleil, et je me mis à trembler, non plus de rage, mais d'une fatigue cosmique, celle d'une femme qui a combattu le destin pendant quatre mille jours et qui voit ses armes tomber en poussière. Le temps s'écoulait, je l'entendais tic-taquer dans le battement de sa carotide contre mon oreille, un décompte impitoyable qui nous rapprochait de dix-huit heures sept.

Je m'accrochai à lui, mes ongles s'enfonçant dans son dos, cherchant à marquer cette chair qui allait bientôt être déchirée, à imprimer mon empreinte dans cette chaleur qui allait bientôt s'éteindre. Le goût de mes propres larmes était salé, un goût d'océan et

de deuil, et je me perdis dans la texture de ses cheveux, ces fils de soie brune qui glissaient entre mes doigts. J'étais incapable de le chasser, incapable de le détester, même pour le sauver ; j'étais condamnée à l'aimer jusqu'à l'impact, à boire chaque goutte de sa présence comme on boit un poison délicieux dont on ne peut se passer. L'apathie de survie que j'avais cultivée comme une moisissure protectrice s'évaporait, laissant place à une vulnérabilité brute, une plaie ouverte sur le monde.

Nous restâmes ainsi, enlacés au milieu des débris de notre petit-déjeuner et de mes espoirs de rupture, deux naufragés sur un radeau de bois flottant dans un océan de répétition. Je sentais le poids de son menton sur ma tête, la pression de ses doigts sur mes côtes, et chaque sensation était une note de musique dans une symphonie de fin du monde. L'heure tournait, l'ombre du quai numéro quatre s'allongeait déjà sur nos vies, et je savais, avec une certitude qui me broyait les os, que quoi que je fasse, quel que soit le venin que je cracherais, il irait vers ce train, porté par ce même amour qui aurait dû être son salut et qui était son arrêt de mort. Je fermai les yeux, respirant une dernière fois l'odeur de la vie avant que le métal ne vienne tout balayer, laissant le silence et le froid reprendre leurs droits sur cette boucle de douleur infinie.

Chapitre 9

Le verdict du silence

L'air de la gare me heurta comme un linge humide, une masse pesante et saturée de l'odeur âcre de l'ozone qui précède les orages et du relent de gazole brûlé qui semblait sourdre des dalles de béton gris, et je sentais sous mes doigts la laine rêche des manches de mon pull, ce vêtement trop grand qui conservait encore dans ses fibres l'arôme de bois de santal et de sommeil de Julian, un ancrage dérisoire alors que le tumulte du monde s'engouffrait dans mes oreilles. Chaque pas sur le carrelage poisseux du quai numéro quatre résonnait dans ma cage thoracique comme un coup de boutoir, un écho sourd qui s'accordait au rythme erratique de mon cœur, et je voyais autour de moi les voyageurs s'agiter comme des ombres dans un aquarium trouble, leurs voix n'étant que des murmures indistincts, un brouhaha de vie qui me paraissait étranger, presque obscène dans sa normalité apparente. Julian marchait à mes côtés, sa main cherchant la mienne avec cette certitude tranquille qui me brisait, et le contact de sa peau chaude contre ma paume glacée était une brûlure, une décharge de réalité si intense que j'en avais le goût du sang dans la bouche, cette amertume métallique qui ne me quittait plus depuis quatre mille matins.

Je m'arrêtai un instant, feignant de réajuster mon sac pour observer le flux des corps qui nous contournaient, et je remarquai pour la première fois avec une acuité malade le détail d'une boucle d'oreille qui scintillait à l'oreille d'une inconnue, la texture d'un manteau de velours élimé, le parfum de vanille artificielle d'un enfant qui passait en courant, et une vérité glacée commença à ramper le long de mes vertèbres. Le monde ne semblait pas souffrir de la répétition, les visages que je croisais étaient neufs, leurs trajectoires étaient fluides, et je compris, dans une épiphanie qui me coupa le souffle, que le chaos ne s'intéressait qu'à nous, que cette faille dans la trame de l'univers n'était pas un accident géographique mais un effondrement intime.

Mes yeux se posèrent sur Julian qui me souriait, ce sourire qui creusait une petite ride au coin de ses yeux et qui sentait le café du matin et l'espoir têtu, et je sentis le poids de mon propre secret devenir une ancre de plomb me tirant vers le fond d'un océan d'ombres. Je regardais la pendule, ce cercle de métal blanc dont les aiguilles avançaient avec une cruauté mécanique, et chaque seconde qui tombait était comme une goutte d'acide sur ma peau, car je voyais maintenant les fils invisibles qui nous liaient à la catastrophe, cette tension électrique qui montait entre nous deux et qui semblait appeler la foudre. Si je serrais sa main, le train déraillerait ; si je l'embrassais, le métal se tordrait ; si je restais dans son champ de vision, le destin se sentirait obligé de frapper pour rétablir un équilibre dont j'étais la seule à connaître le prix.

La gare, avec ses sifflements de vapeur et ses annonces nasillardes, devint soudain un théâtre de verre où chaque interaction entre nous agissait comme un détonateur, et je me sentis envahie par une nausée profonde, un dégoût de moi-même mélangé à une tendresse si vaste qu'elle menaçait de m'étouffer. Je percevais le grain de sa peau, l'humidité légère de son front sous la lumière crue des néons, et je savais que tant que je serais là pour recueillir son dernier souffle, l'univers lui refuserait le droit de vivre le jour d'après, car je n'étais pas sa protectrice mais la balise qui guidait le naufrage.

C'était une sensation organique, une certitude qui s'écrivait dans mes muscles et dans la moiteur de mes mains : le destin n'en avait pas après sa vie, il en avait après notre amour, après cette force gravitationnelle qui nous maintenait soudés l'un à l'autre dans l'œil du cyclone. Je regardai une femme sur le quai d'en face, elle lisait un livre, ses doigts tournant les pages avec une indifférence magnifique, et je l'enviai de ne pas être une tragédie sur pattes, de ne pas porter dans ses poumons la poussière de mille morts répétées.

Le verdict tomba dans mon esprit avec le silence d'une neige noire, recouvrant tout, étouffant les derniers cris de ma résistance : pour qu'il puisse un jour sentir l'odeur de

la pluie de demain, pour qu'il puisse goûter à nouveau au sel d'une autre mer que celle de mes larmes, je devais m'arracher de son existence comme on excise une tumeur. Je devais devenir le vide, l'absence, le néant dans son regard, car ma présence était le poison qui figeait le temps, et chaque caresse que je lui offrais était un clou supplémentaire dans son cercueil de fer et d'ozone.

Je sentis le sol vibrer sous mes pieds, une rumeur lointaine qui annonçait l'approche du monstre d'acier, et cette fois, la vibration ne me fit pas trembler de peur mais de résolution, une froideur minérale m'envahissant le cœur alors que je réalisais que l'ultime preuve d'amour n'était pas de mourir avec lui, mais de disparaître pour qu'il vive. L'odeur du fer chaud devint insupportable, se mélangeant à la sueur de la foule, et je lâchai doucement sa main, sentant la perte de chaleur comme une amputation nécessaire, mes doigts effleurant une dernière fois la rugosité de sa paume avant de se replier dans l'ombre de mes poches.

Je le regardai s'éloigner d'un pas vers le bord du quai, sa silhouette se découpant contre la lumière blafarde du tunnel, et je compris que je devais remonter le temps jusqu'à la racine, jusqu'à cet instant précis où nos regards s'étaient croisés pour la première fois, et couper la mèche avant que l'incendie ne prenne. La boucle ne se briserait pas par la force, mais par le silence, par cet effacement volontaire qui ferait de moi une ombre errante dans les couloirs de sa mémoire, une étrangère dont il ne se rappellerait jamais le goût des lèvres ou la douceur de la voix.

Le vent soulevé par le train imminent fouetta mon visage, m'apportant le parfum de la poussière et du vide, et je fermai les yeux, me laissant bercer par le vacarme assourdissant qui montait, acceptant enfin que ma seule vérité était ce sacrifice invisible, cette mort de l'âme pour le salut de son corps. Je ne serais plus la femme qui pleure sur le carrelage, je serais celle qui n'a jamais existé, un fantôme de laine et de chagrin s'évaporant dans la brume de la station, laissant derrière moi un homme seul, ignorant, mais vivant, dont le cœur battait enfin au rythme d'un avenir que je ne verrais jamais.

Chapitre 10

Le dernier café du condamné

La lumière de ce matin-là possédait une limpidité presque cruelle, une clarté de cristal qui venait lécher les rainures du parquet de chêne avec une insistance silencieuse, révélant chaque grain de poussière en suspension comme autant de petits mondes à la dérive dans l'espace clos de la cuisine. Sous mes doigts, la céramique rugueuse du moulin à café offrait une résistance familière, un ancrage de terre cuite et de métal contre lequel je m'appuyais pour ne pas m'effondrer tout à fait, tandis que l'odeur âpre, presque huileuse, des grains que je broyais montait vers mes narines, un parfum de terre brûlée et de promesses matinales qui me soulevait le cœur tant il était imprégné d'une normalité désormais impossible. Je tournais la manivelle avec une lenteur rituelle, écoutant le craquement sourd des fèves qui se brisaient sous l'acier, un bruit de broyage qui résonnait jusque dans mes vertèbres, car chaque tour de main marquait une seconde de moins dans ce sursis de soie et de verre que je m'étais octroyé pour cette ultime itération.

L'eau commençait à frémir dans la bouilloire, un murmure qui grandissait pour devenir un feulement de vapeur, et je regardais la buée envahir la vitre, transformant le monde extérieur en une aquarelle de gris et de verts flous, un décor dont je m'apprêtais à me retirer pour toujours sans laisser d'autre trace qu'une place vide à table. C'était un geste mille fois répété, une chorégraphie dont mes muscles connaissaient les moindres inflexions, mais aujourd'hui, le poids de la cuillère en argent me paraissait démesuré, comme si le métal avait absorbé toute la gravité des quatre mille journées passées à mourir un peu plus à chaque fois que le métal du train rencontrait la chair de l'homme que j'aimais. Et puis, il y eut ce bruit, ce froissement de draps que l'on repousse dans la pièce d'à côté, suivi du battement régulier de ses pas nus sur le bois, un son qui faisait vibrer l'air de l'appartement et accélérât le

tambour de mon propre sang derrière mes tempes, une percussion sourde qui me rappelait que le temps, ce prédateur, n'avait pas encore fini de dévorer ma vie.

Julian entra dans la cuisine, drapé dans cette torpeur matinale qui lui donnait toujours l'air d'un enfant égaré entre deux songes, sa peau dégageant cette chaleur musquée de sommeil et de savon, une émanation organique qui m'enveloppa avant même qu'il ne me touche, me submergeant d'un besoin de hurler que je refoulai dans ma gorge serrée. Il ne dit rien d'abord, se contentant de glisser ses bras autour de ma taille, sa barbe de deux jours venant piquer doucement le creux de mon épaule, un contact électrique qui fit courir un frisson le long de mon échine, une sensation si vive, si pleine de vie, qu'elle me fit l'effet d'une brûlure sur une plaie ouverte. Son rire, un petit grognement sourd et tendre qui naissait au fond de sa gorge et faisait vibrer sa poitrine contre mon dos, résonna dans le silence de la pièce comme une note pure dans un champ de ruines, et je fermai les yeux pour ne pas voir les ombres mauves qui devaient cerner mon regard, me concentrant uniquement sur la pression de ses mains, sur la solidité de ses os, sur ce miracle de souffle que j'avais vu s'éteindre tant de fois sur le carrelage poisseux du quai numéro 4.

— Tu as fait le café tôt, murmura-t-il, sa voix encore éraillée par la nuit, une texture de velours râpeux qui se déposait sur ma peau comme une caresse physique, me faisant frémir malgré la chaleur de la pièce.

Je ne pouvais pas répondre, pas encore, de peur que les mots ne se brisent comme du verre pilé dans ma bouche et n'ensanglantent ce dernier instant de grâce, alors je me contentai de verser l'eau bouillante sur le marc noir, observant la mousse brune gonfler et s'épanouir en une corolle éphémère, libérant une vapeur dense qui nous enveloppa tous les deux dans une bulle de senteurs domestiques. C'était le dernier café, le breuvage du condamné, mais celui qui allait mourir n'était pas l'homme dont je sentais le cœur battre contre mes omoplates avec une régularité de métronome, c'était nous, c'était ce "nous" que j'allais amputer de l'histoire universelle, une chirurgie de l'âme pratiquée sans anesthésie pour que lui puisse continuer à respirer

cet air printanier sans que son destin ne s'écrase contre une locomotive à 18h07.

Il se détacha de moi pour s'asseoir à la petite table en bois, le soleil soulignant l'or de ses yeux et la courbe de ses lèvres, et je lui tendis sa tasse, mes doigts frôlant les siens dans un contact fugace qui me parut durer une éternité, une transmission de chaleur et de désespoir que je savais être la dernière morsure de notre réalité commune. Je le regardai boire, observant le mouvement de sa pomme d'Adam, le plissement léger de ses paupières alors qu'il savourait l'amertume du liquide, et je me demandai comment il était possible de contenir autant d'amour dans un corps si fragile, un corps que j'avais porté, lavé, pleuré, et que je devais maintenant désapprendre au nom de sa survie. Chaque cil, chaque pore de sa peau, chaque inflexion de son sourire devenait une information sacrée que je gravais au fer rouge dans ma mémoire, sachant que dans quelques heures, je serais la seule à porter le fardeau de ces souvenirs, une étrangère hantée par un homme qui ne connaîtrait jamais son nom.

Le silence entre nous n'était pas pesant, il était épais, saturé de tout ce que je ne dirais jamais, une matière organique faite de regrets et de résolutions, tandis que l'horloge sur le mur continuait son tic-tac impitoyable, chaque battement de l'aiguille étant un coup de scalpel dans ma volonté chancelante. Julian se mit à rire de nouveau, une anecdote sans importance sur un rêve qu'il venait de faire, un récit de jardins suspendus et de mers d'argent, et ce rire était si pur, si dénué de la moindre prescience du désastre, qu'il m'arracha un sourire douloureux, une contraction des muscles du visage qui me fit l'effet d'une déchirure. Je sentais le goût du sel qui commençait à perler au coin de mes lèvres, mais je l'avalais, goûtant l'amertume de mes propres larmes mêlée à l'acidité du café, un mélange de vie et d'adieu qui tapissait ma langue.

Je savais ce que je devais faire, la vérité m'était apparue entre deux battements de cils, brutale et nue : la boucle n'était pas un caprice du temps, c'était une réaction allergique de l'univers à notre rencontre, une anomalie née de cet instant précis où nos regards s'étaient accrochés dans la cohue d'une librairie pluvieuse. Pour que Julian vive, pour qu'il ne soit pas ce corps brisé parmi les débris de ferraille et l'odeur

d'ozone qui me hantait les narines même ici, dans le calme de la cuisine, je devais retourner à cette racine, à ce point zéro, et choisir le vide. Je devais passer devant lui sans le voir, ignorer le livre qu'il ferait tomber, ne pas relever la tête quand il s'excuserait avec ce sourire qui avait été ma perte et mon salut, je devais devenir l'absence pour qu'il puisse avoir un avenir.

— Ça va, Clara ? Tu es si silencieuse ce matin, demanda-t-il, posant sa main sur la mienne, une chaleur qui me fit soudain l'effet d'une agonie délicieuse, une caresse qui demandait une réponse que je ne pouvais plus donner sans trahir mon sacrifice.

— Je t'aime, Julian, dis-je simplement, et le son de ma propre voix me fit l'effet d'un adieu définitif, une vibration qui s'éteignait dans l'immensité du salon comme une étoile mourante.

Je bus une gorgée de mon café, mais je n'en sentis pas le goût, seulement la brûlure sur ma langue, une douleur bienvenue qui me rappelait que j'étais encore là, encore vivante dans cette itération, encore capable de le toucher avant de devenir un fantôme errant dans les couloirs de sa mémoire inexistante. Je sentais le pull en laine qu'il m'avait prêté, les mailles rêches contre mes bras, l'odeur de la lessive et du tabac froid qui y était imprégnée, une armure de fibres et de souvenirs que j'allais devoir abandonner sur le bord du chemin pour ne pas emporter un morceau de lui dans mon exil.

La décision était prise, elle était là, tapis au fond de mes entrailles comme un bloc de glace noire qui ne fondrait jamais. Je ne serais plus celle qui accourt à la gare, je ne serais plus celle qui hurle son nom parmi les sirènes d'ambulance, je serais l'étrangère qui ne s'arrête pas, la passante sans visage, l'ombre qui s'efface pour laisser la place au soleil. Je le regardai une dernière fois, plongeant mes yeux dans les siens, cherchant à y puiser la force de le quitter, et je vis l'éclat de la vie, cette étincelle fragile que je m'apprêtais à protéger en éteignant la mienne.

Le café était terminé, un dépôt sombre restait au fond de la porcelaine blanche, semblable au marc dans lequel on lit l'avenir, mais le mien ne contenait que de l'absence. Je me levai, le mouvement de ma chaise sur le parquet produisant un cri sourd, et j'allai vers la fenêtre pour regarder le ciel d'un bleu d'acier, un ciel qui bientôt ne me reconnaîtrait plus. L'air qui entrait par l'entrebâillure était frais, chargé d'odeurs de bitume mouillé et de fleurs naissantes, un mélange de printemps et de mort qui me semblait être la seule vérité de ce monde. Julian se leva à son tour, venant se poster derrière moi, sa chaleur m'enveloppant une dernière fois, et je me laissai aller contre lui, sentant chaque point de contact, chaque battement de son cœur, chaque souffle qui soulevait sa poitrine, une symphonie de vie que j'allais préserver au prix de mon existence dans son monde.

— À ce soir, Clara, dit-il en m'embrassant la tempe, ses lèvres laissant une empreinte de chaleur qui me sembla être la marque indélébile de mon exil volontaire.

Je ne répondis pas, je ne pouvais pas mentir alors que je m'apprêtais à réécrire le temps. Je me contentai de respirer son odeur une dernière fois, un mélange de coton propre et de peau aimée, avant de le regarder s'éloigner vers la porte, sa silhouette s'estompant dans la lumière crue de l'entrée tandis que je restais seule dans la cuisine imprégnée du parfum persistant du café, un fantôme de laine et de chagrin attendant que le temps se replie sur lui-même pour m'emporter vers le néant de notre non-rencontre, là où il vivrait enfin, ignorant et magnifique.

Chapitre 11

La quête de la première seconde

Le silence qui suivit le claquement de la porte n'était pas un vide, mais une matière pesante, une nappe de poussière dorée dansant dans le seul rai de lumière de la cuisine où l'arôme du café, désormais tiède et presque rance, se mêlait à l'odeur persistante de Julian, ce parfum de santal, de tabac froid et de peau propre qui semblait s'être incrusté dans les moindres pores de ma propre existence. Je restai là, immobile, les doigts crispés sur la maille épaisse de son vieux pull bleu, sentant la laine un peu rêche gratter le bout de mes phalanges, une douleur minuscule et bienvenue qui m'ancrait encore un instant dans cette réalité que j'apprêtais à briser, à effiloche fil après fil jusqu'à ce que la trame disparaisse totalement. C'était un pèlerinage mental, une descente dans les caves de ma propre mémoire où chaque souvenir était une fiole de parfum précieux, fragile, prête à s'évaporer sous la pression de mon souffle, et je devais remonter le courant, dépasser les quatre mille morts, les quatre mille réveils, pour retrouver la source pure, l'instant où tout n'était encore que promesse et hasard.

Mes pieds nus sur le parquet froid me guidèrent vers le salon, chaque craquement du bois résonnant comme une sommation dans le calme sépulcral de l'appartement, et je fermai les yeux pour mieux voir, pour laisser les parois de cette pièce s'effacer et laisser place à l'autre lieu, celui du commencement. Je cherchais l'odeur du papier vieux, cet effluve d'amande douce, de vanille et de moisissure noble qui caractérise les grandes bibliothèques où le temps semble s'être figé sous une couche de silence sacré. Je revoyais les rayonnages de chêne sombre, dont le vernis craquelé accrochait la lumière rousse d'une fin d'après-midi d'octobre, et je sentais à nouveau l'air frais qui s'engouffrait par les fenêtres hautes, apportant avec lui le goût de la pluie sur le bitume et la morsure de l'automne. C'était là, dans l'allée C, entre les traités de

philosophie et les recueils de poésie oubliés, que le destin avait tendu son piège, un piège aux mâchoires de velours.

Je me souvenais de la texture de la couverture du livre que je tenais alors, un cuir fauve, un peu gras sous les doigts, dont les dorures s'effritaient en paillettes d'or sur mes paumes, et je me souvenais surtout de la sensation électrique, ce frisson qui m'avait parcouru l'échine avant même que je ne le voie. C'était une vibration dans l'air, un changement de pression atmosphérique, le signal que l'orbite d'un astre venait de croiser la mienne, et mon cœur, ce muscle alors ignorant, s'était mis à battre une chamade sourde, rythmée par le son de ses pas sur le tapis usé. Le bruit de ses chaussures, un cuir souple qui grinçait à peine, se rapprochait, et je pouvais presque sentir la chaleur de son corps à travers les étagères, une émanation vitale qui semblait absorber toute la fraîcheur de la salle.

Je devais identifier la seconde exacte, celle où nos regards s'étaient accrochés, pour pouvoir la supprimer, pour devenir l'ombre qui s'efface au lieu de la femme qui sourit. C'était une dissection cruelle, je découpais mon propre bonheur avec la précision d'un scalpel de verre, observant chaque détail de cette rencontre : la mèche de cheveux sombres qui barrait son front, l'éclat de rire retenu au coin de ses lèvres lorsqu'il s'était aperçu que nous convoitions le même ouvrage, et surtout, surtout, le contact de sa main sur la mienne. Ce premier contact avait eu le goût d'un fruit mûr, une explosion de douceur et de certitude, une chaleur qui s'était propagée de mes doigts jusqu'à ma poitrine, m'infusant un sentiment de reconnaissance immédiate, comme si nous nous étions déjà aimés dans mille autres vies et que celle-ci n'était qu'une suite logique.

Mais aujourd'hui, dans le creux de cet appartement hanté par l'odeur du café froid, cette chaleur était un poison, une ancre qui le retenait dans le couloir de la mort de 18h07. Je me concentrai sur l'horloge de la bibliothèque, ce cadran de cuivre dont le tic-tac régulier semblait scander le compte à rebours de notre perte, et je calculai le décalage, le moment précis où je devrais rester à l'autre bout de la ville, ou peut-être simplement rester couchée, les draps tirés sur mon visage, pour laisser la place vide.

Si je ne suis pas là pour rattraper le volume qui glisse, s'il n'y a pas mes mains pour frôler les siennes, s'il n'y a pas mon regard pour l'arrêter dans sa course, il continuera son chemin, il ne s'arrêtera jamais sur ce quai, il ne deviendra jamais le centre de mon univers et je ne deviendrai jamais son assassin involontaire.

La pensée de ne plus exister pour lui me frappa avec la force d'une lame physique, un froid sidéral qui me glaça le sang et me fit trembler de tout mon corps sous le pull bleu de Julian. Je pouvais presque goûter l'amertume de cette solitude future, une cendre grise sur ma langue, un désert de sens où chaque battement de mon cœur serait un appel sans réponse. Je passai une main sur mon visage, sentant la peau de mes joues, la courbe de mes lèvres, tout ce qu'il ne toucherait plus jamais, tout ce qui deviendrait pour lui un simple bruit de fond dans une ville d'inconnus. C'était une mort avant la mort, une éradication de soi pour la survie de l'autre, et pourtant, dans le parfum persistant de sa présence qui flottait encore dans la cuisine, je trouvais la force de cette abnégation.

Je retournai dans la chambre, là où l'odeur de notre nuit était la plus dense, un mélange musqué de sueur légère, de sommeil et de tendresse, et je m'allongeai sur sa place encore tiède, mon visage enfoui dans son oreiller pour m'imprégner une dernière fois de lui. Le tissu de coton était doux contre ma peau, une caresse fantôme qui me rappelait la force de ses bras, la sécurité de son étreinte, et je laissai une larme solitaire glisser, se perdre dans les fibres de la taie, une offrande secrète à ce que nous ne serions bientôt plus. Je visualisai la bibliothèque, le parquet, la lumière de 16h02, et je sentis le temps commencer à se replier, à se courber sous ma volonté, une spirale de sensations qui m'aspirait vers le passé.

Le goût de l'air changeait, devenant plus sec, plus chargé de l'odeur des vieux livres et de la cire d'abeille, et je sus que j'y étais presque, que j'atteignais la première seconde, celle qui contenait en germe toutes les autres, toutes les joies et toutes les agonies. Je devais être cette absence, cette lacune dans le tissu de la réalité, et tandis que le monde autour de moi se dissolvait dans un tourbillon de couleurs et de sons

assourdis, je gardai en moi, comme un trésor volé, la sensation de sa main effleurant la mienne une toute dernière fois dans l'espace de ma mémoire. C'était mon adieu, non pas un cri sur un quai de gare, mais un retrait silencieux dans les replis de l'histoire, un sacrifice de soie et de larmes pour qu'il puisse, quelque part dans un futur où je n'existerais pas, respirer encore, vivre encore, et ne jamais, jamais connaître le goût du sang sur le carrelage poisseux.

Chapitre 12

L'autel de fer et de larmes

L'air de la gare, saturé d'une humidité lourde qui collait aux tempes comme un suaire invisible, portait en lui l'amertume ferreuse de l'ozone et l'odeur rance du gazole brûlé, un mélange âcre qui, au fil des quatre mille itérations, s'était niché au plus profond de mes poumons jusqu'à devenir ma propre respiration, le parfum même de ma damnation. Sous la voûte immense de verre et d'acier, le tumulte des voyageurs n'était plus qu'un bourdonnement sourd, une marée de tissus froissés, de parfums bon marché et de sueurs froides qui s'écrasaient contre la muraille de mon silence, tandis que mes pieds, lourds de toute la fatigue du monde, foulaient le carrelage poisseux du quai numéro 4, ce territoire de mort où chaque carreau de céramique fissuré semblait retenir en sa mémoire le spectre de mes chutes précédentes. Je le vis avant même que mes yeux ne se posent sur lui, car mon corps entier vibrait de sa proximité, une boussole interne calée sur la chaleur de son sang et le rythme de son cœur que je connaissais mieux que le mien, un battement régulier, confiant, qui allait bientôt s'effiloche dans le vacarme. Julian se tenait là, sa silhouette découpée par la lumière crue et blafarde des néons qui grésillaient, portant ce pull en laine dont la texture rêche et rassurante m'avait si souvent griffé la joue lors de nos étreintes matinales, ce vêtement qui exhalait encore l'odeur de notre lit, de la cire d'abeille de notre parquet et de ce thé à la bergamote que nous avons partagé quelques heures plus tôt, dans une éternité qui n'en finit pas de mourir.

Le goût de l'air changea brusquement, devenant plus métallique, plus électrique, annonçant l'approche du monstre de fer, et je sentis le sol frémir sous la plante de mes pieds, une vibration sourde qui remontait le long de mes jambes, me rappelant la fragilité de la chair face à l'inertie du destin. Je m'approchai de lui, non pas pour l'écarter, non pas pour hurler un avertissement que les lois de cet univers replié sur

lui-même auraient étouffé, mais pour m'imprégner de sa présence une dernière fois, pour recueillir la moindre parcelle de sa réalité physique avant qu'elle ne soit dispersée par l'impact. Je tendis la main et effleurai le revers de sa veste, sentant sous mes doigts le grain du tissu et, juste en dessous, la tiédeur de son épaule, une chaleur si vivante, si organique, qu'elle me déchira le cœur plus sûrement que n'importe quelle lame. Il se retourna, et dans ses yeux clairs, je lus cette étincelle de surprise tendre, ce début de sourire qui n'avait pas encore conscience de l'abîme, et je sus que cette image serait le dernier trésor que j'emporterais dans le néant de ma mémoire, le dernier vestige d'une femme qui n'existerait bientôt plus.

Le sifflement du train lacéra l'espace, un cri de métal hurlant qui s'engouffra dans mes oreilles comme une marée de verre brisé, et soudain, tout bascula dans cette chorégraphie du désastre que je connaissais par cœur, chaque mouvement, chaque glissement, chaque rupture de l'équilibre. Le choc ne fut pas un bruit, mais une onde de pression qui déplaça l'air, une déflagration de sons mats et de craquements d'os qui semblèrent résonner jusque dans la moelle de mes propres vertèbres, et je me jetai à genoux sur le sol froid, cherchant sa main dans le chaos des débris et de la poussière soulevée. L'odeur arriva alors, violente, immédiate : celle du sang chaud, cette vapeur cuivrée et sucrée qui montait du carrelage, se mêlant à la puanteur de la gomme brûlée et de l'huile de machine. Mes mains, ces mains qui avaient tant de fois caressé la courbe de son dos, se noyèrent dans la substance poisseuse et vermeille qui s'étalait entre nous comme une offrande impie sur un autel de fer, et je sentis la viscosité du liquide s'insinuer sous mes ongles, coller à mes paumes dans une sensation d'intimité terrifiante.

Julian était là, étendu, le regard déjà voilé par l'ombre d'un ailleurs, mais ses lèvres bougèrent, cherchant à former des sons dans le tumulte des sirènes et des cris lointains qui commençaient à saturer l'atmosphère de la gare. Je penchai mon visage vers le sien, nos souffles se mêlant une ultime fois, et je sentis sur ma peau l'humidité de son dernier souffle, une buée de vie qui s'évaporait dans le froid du quai. Ses mots furent un murmure rauque, une vibration qui semblait venir du centre de la terre, un

adieu hurlé dans le silence de son âme, une bénédiction de douleur qui me transperça de part en part. "Pars," sembla-t-il dire, ou peut-être était-ce "Je t'aime," les sons se confondant dans le rôle de sa fin, mais je reçus ce souffle comme un sacrement, une onction de sang et de larmes qui scellait mon abdication devant la cruauté du temps.

Je restai là, prostrée sur le carrelage poisseux, sentant le froid de la mort gagner son corps alors que la chaleur de son sang continuait de m'imprégner, une sensation de lourdeur et de déchirement qui me clouait au sol. Je goûtai le sel de mes larmes qui coulaient jusque sur mes lèvres, se mêlant au goût de fer qui saturait ma bouche, et je compris que cette agonie ne pouvait plus être la nôtre, que je ne pouvais plus être le témoin impuissant de ce sacrifice répété à l'infini. Ma décision, mûrie dans l'obscurité de quatre mille réveils, prit enfin sa forme définitive, une certitude froide et tranchante comme le métal qui venait de briser Julian : je devais m'effacer du tissu de la réalité, devenir l'absence qui permettrait à cette vie de continuer, ailleurs, autrement, loin de l'ombre de mon amour.

Je me relevai lentement, mes vêtements lourds du poids de son sang, mon cœur battant un rythme irrégulier qui semblait vouloir s'arrêter avec le sien, et je jetai un dernier regard sur la scène de mon tourment, sur cet autel de larmes où j'avais tout donné. La gare commençait déjà à se dissoudre autour de moi, les contours du monde devenant flous comme une aquarelle sous l'averse, et je sentis la spirale des sensations m'aspirer vers ce point d'origine, vers ce moment où nous ne nous étions pas encore rencontrés. Je serrai mes mains l'une contre l'autre, sentant la croûte du sang sécher sur ma peau, une texture granuleuse qui était tout ce qu'il me restait de lui, et je fermai les yeux, acceptant le vide, acceptant de devenir une étrangère pour que lui puisse respirer, pour que l'odeur du gazole et de l'ozone ne soit plus jamais associée à la fin de tout. C'était mon acte de foi, ma prière silencieuse dans le vacarme de l'histoire, un retrait volontaire dans les replis du temps où je ne serais plus qu'une ombre, une lacune, un souvenir que personne ne pourrait plus jamais invoquer.

Chapitre 13

L'orchestration du néant

Le sifflement de la gare s'éteignit dans un bourdonnement sourd, une vibration qui remontait de la plante de mes pieds jusqu'à la base de mon crâne, et soudain, l'odeur âcre de l'ozone et du fer chauffé fit place à la douceur presque écœurante des tilleuls en fleur et du bitume mouillé par une averse matinale. Mes doigts, qui une seconde plus tôt cherchaient désespérément la tiédeur de sa peau sous le sang poisseux, ne rencontrèrent que le vide frais de l'air de juin, un air léger, printanier, qui glissait sur mon visage avec une insolence insupportable. Je n'étais plus sur le carrelage froid du quai numéro 4, mais debout sur ce trottoir de briques inégales, à l'angle de la rue des Martyrs, là où tout avait commencé, là où le destin s'était jadis noué dans le simple froissement d'un manteau contre un autre. Ma peau me semblait trop étroite, une enveloppe frémissante où chaque pore semblait hurler l'absence de son poids, et je sentais dans ma bouche le goût métallique de la terreur qui se mêlait maintenant à la saveur sucrée d'une brioche sortant du fournil voisin. C'était le matin de notre rencontre, ce point de bascule où le monde était encore plein de promesses non tenues, un instant suspendu où l'oxygène n'avait pas encore le goût de la cendre et des larmes.

Mon cœur, ce muscle fatigué par quatre mille deuils, battait avec une violence organique, un rythme sourd qui résonnait dans mes oreilles comme le ressac d'une mer invisible. Je lissai machinalement le tissu de ma robe, une étoffe de coton léger que je n'avais pas portée depuis des éternités, et je fus frappée par la sensation de mes propres membres, si fins, si fragiles, dépourvus de la lourdeur du traumatisme qui m'écrasait d'ordinaire. Je savais qu'il allait apparaître, je sentais sa présence avant même de le voir, une perturbation dans le champ magnétique de ma propre existence, une chaleur familière qui commençait à irradier au loin. C'était lui, Julian, l'homme

dont j'avais mémorisé chaque cil, chaque battement de paupière, chaque inflexion de voix au milieu du chaos de la mort. L'odeur de son tabac froid et de la laine propre commença à flotter dans l'air, un parfum qui me transperça plus sûrement que n'importe quelle lame, réveillant en moi une faim viscérale, un besoin de me jeter contre lui, de sentir la solidité de son torse et la rugosité de sa barbe naissante contre ma joue.

Puis, je l'aperçus. Il marchait avec cette nonchalance tranquille, son sac en bandoulière battant contre sa hanche, les yeux fixés sur un point invisible devant lui, ignorant totalement qu'il marchait vers son propre anéantissement. Sa silhouette découpait la lumière du matin avec une netteté douloureuse, le soleil jouant dans les boucles brunes de ses cheveux, là où j'avais si souvent enfoui mes doigts pour étouffer mes cris. Il était vivant. Il était là, à quelques mètres, la poitrine se soulevant au rythme d'une respiration paisible, ignorante des râles d'agonie que j'avais cueillis sur ses lèvres tant de fois. La tentation était une brûlure, une soif qui desséchait ma gorge et faisait trembler mes genoux ; je voulais seulement faire ce pas de côté, laisser mon épaule heurter la sienne, m'excuser dans un souffle et voir son regard s'ancrer dans le mien, cette étincelle de reconnaissance immédiate qui nous avait condamnés tous les deux. Je sentais déjà, par anticipation, la texture de sa main quand il m'aiderait à ramasser mon livre tombé, la pression ferme et chaude de ses doigts sur les miens, une décharge électrique qui avait été le prélude à notre symphonie de douleur.

Mais je restai immobile, les pieds enracinés dans le sol rugueux, les ongles s'enfonçant dans la paume de mes mains jusqu'à ce que la douleur physique devienne un rempart contre le désir. Je devais devenir une ombre, une lacune dans le tissu de sa vie, une étrangère dont le parfum ne viendrait jamais hanter ses nuits. Je me détournai lentement, un mouvement qui me sembla durer des siècles, sentant chaque fibre de mon être protester contre cette amputation volontaire. Je me réfugiai derrière le pilier d'une arcade, le dos contre la pierre froide et granuleuse, fermant les yeux pour ne plus voir cette lumière qui l'entourait. Je l'entendis s'approcher. Le bruit de ses pas sur

le gravier était une musique cruelle, un métronome marquant les secondes de ma propre disparition de son univers. *Un, deux, trois...* Il passait devant moi. Je retenais mon souffle, craignant que l'odeur de mon chagrin, ce mélange de sel et de fatigue, ne l'alerte, ne le force à se retourner. Mon propre souffle restait bloqué dans ma poitrine, une boule de coton sec qui m'étouffait, tandis que je sentais le déplacement d'air provoqué par son passage, une brise légère qui caressa ma peau comme un dernier adieu.

Il ne s'arrêta pas. Le rythme de ses pas resta régulier, s'éloignant inexorablement vers la gare, vers ce train qu'il prendrait sans moi, vers cette vie où il vieillirait, où il aimerait peut-être une autre femme, où il mourrait un jour de vieillesse dans la chaleur d'un lit et non sur le carrelage sanglant d'un quai désert. La réalisation de ma réussite fut une déchirement, une blessure ouverte qui ne saignait pas mais qui vidait mon âme de toute sa substance. Je me laissai glisser le long du mur, sentant la rugosité de la brique gratter mon dos à travers le coton fin, et je m'assis sur le sol, les mains vides, les bras enserrant mes propres jambes pour ne pas m'effondrer tout à fait. Le monde autour de moi continuait de vibrer de sa vie banale, de ses bruits de klaxons et de ses cris d'oiseaux, mais pour moi, tout était devenu silencieux, une chambre sourde où ne résonnait plus que l'écho de ce que nous n'aurions jamais.

Je portai mes mains à mon visage et, pour la première fois depuis des éternités, je ne sentis pas l'odeur du sang. Mes doigts sentaient la poussière et le savon, une odeur de normalité qui me parut plus effrayante que n'importe quel carnage. J'avais brisé la boucle, j'avais rompu le cercle de feu qui nous consumait, mais le prix était ce vide abyssal, cette sensation d'être une fantôme errant dans une ville qui ne me connaissait plus. Julian était vivant, quelque part de l'autre côté de la rue, de l'autre côté du temps, et son cœur battait sans moi, pour lui-même, dans une ignorance bénie qui était mon plus grand cadeau et mon plus terrible châtement. Je restai là, prostrée, écoutant le silence de ma propre vie qui recommençait, une page blanche et glacée où plus rien n'était écrit, sentant le soleil de juin chauffer mes épaules tandis que, de l'autre côté de la ville, le train de 18h07 partait sans encombre, emportant avec lui le cadavre de

notre amour éternel. Le cycle était rompu, l'ozone s'était dissipé, et il ne restait plus que l'odeur des tilleuls, douce, persistante et infiniment triste.

Chapitre 14

Une étrangère vivante

L'air n'avait plus ce goût métallique, cette pointe d'ozone acide qui, pendant quatre mille vies, avait lacéré mes poumons à l'approche de dix-huit heures sept, laissant place aujourd'hui à une douceur écrasante de fin d'après-midi, un parfum de tilleuls en fleurs et de poussière chauffée par le soleil qui flottait, lourd et sirupeux, sur les trottoirs de la ville. Mes doigts, que je frottais machinalement les uns contre les autres, ne rencontraient plus la viscosité chaude et ferreuse du sang qui s'écoulait autrefois entre mes phalanges sur le carrelage froid de la gare, mais la texture sèche, presque parcheminée, d'une peau qui avait désappris à être touchée, une peau qui ne frissonnait plus que sous la caresse du vent. Je me tenais à l'angle de la rue, là où l'ombre d'un vieux chêne étalait ses dentelles sombres sur le sol, et je sentais le battement de mon cœur, ce tambour sourd et irrégulier qui semblait si étranger dans ce silence retrouvé, cette pulsation qui me rappelait que j'étais encore là, résidu d'un naufrage temporel que personne d'autre ne pouvait concevoir.

À quelques mètres de moi, de l'autre côté de la place inondée d'une lumière d'ambre, il était là, et la vue de son dos, de cette cambrure si familière que je pourrais en dessiner chaque vertèbre les yeux fermés, provoqua en moi une décharge électrique, un spasme viscéral qui me coupa le souffle. Julian tenait un pinceau entre ses doigts longs, ces doigts que j'avais tant de fois portés à mes lèvres pour en goûter le sel et la chaleur, et il luttait maintenant avec une toile, son bras bougeant avec une fluidité organique, une grâce qu'il n'avait jamais possédée dans mes souvenirs hachés par la tragédie. Il y avait une sérénité dans sa posture, une absence totale de la tension qui l'habitait autrefois, comme si, en effaçant notre rencontre, j'avais aussi gommé une ombre qu'il portait sans le savoir, une mélancolie prémonitoire que mon amour n'avait fait qu'alimenter.

L'odeur de la peinture à l'huile, grasse et entêtante, parvenait jusqu'à moi, se mélangeant à l'arôme du café qui s'échappait de la terrasse voisine, une symphonie de senteurs quotidiennes qui me paraissait d'une richesse insoutenable après des siècles d'agonie répétée. Je fixais la tache de soleil qui jouait dans son cou, à l'endroit exact où je venais autrefois nicher mon nez pour respirer son odeur de musc et de savon, et je sentis mes yeux brûler, une chaleur liquide qui brouillait ma vision tandis que je me cramponnais au tissu rugueux de mon manteau. Il était vivant, il respirait cet air de juin sans que le métal ne vienne jamais briser ses os, ses poumons se gonflaient d'une vie que je lui avais offerte au prix de mon existence dans son monde, et cette certitude était un baume autant qu'une brûlure sur mon âme dévastée.

Soudain, il s'arrêta, son pinceau suspendu dans le vide, et il tourna la tête, comme s'il avait senti le poids de mon regard, cette pression invisible que j'exerçais sur lui depuis l'ombre. Mon cœur rata un battement, un choc sourd contre mes côtes, et je crus mourir de nouveau, non pas dans le fracas d'un train, mais dans l'abîme de ce moment suspendu. Ses yeux, d'un bleu aussi clair que le ciel de midi, rencontrèrent les miens, et pendant une seconde éternelle, le temps parut de nouveau s'arrêter, non plus pour se répéter, mais pour s'étirer en une ligne infinie de possibles. Je vis ses sourcils se froncer légèrement, un pli de curiosité polie apparaissant sur son front lisse, celui-là même que j'avais lissé de mes mains tremblantes tant de fois dans l'obscurité de nos matins volés.

Il n'y eut pas d'étincelle, pas de choc de reconnaissance, pas ce frisson électrique qui nous avait soudés l'un à l'autre dans cette autre vie que j'étais la seule à porter. Dans son regard, je ne lus qu'une vague politesse, l'indifférence bienveillante d'un artiste pour une passante un peu trop immobile dans le décor de son après-midi. Il me fit un léger signe de tête, un salut d'étranger, ses lèvres s'étirant en un demi-sourire dont le charme m'atteignit comme une flèche de glace en plein sternum. Le vide qui se creusa alors en moi était d'une profondeur absolue, une absence de substance si totale que j'eus l'impression que mes pieds ne touchaient plus le sol, que je m'évaporais dans

l'air tiède pour devenir une simple particule de poussière dansant dans son champ de vision.

Il se détourna pour replonger dans sa toile, son attention de nouveau captée par le mélange de couleurs sur sa palette, le bleu cobalt se mariant au blanc de titane sous l'action de sa spatule. Je restai là, la gorge serrée par une boule d'angoisse et de gratitude mêlées, écoutant le bruit de la ville qui continuait son cours, le rire d'un enfant au loin, le vrombissement lointain d'un moteur, le bruissement des feuilles au-dessus de ma tête. J'avais réussi, le sacrifice était consommé, l'homme que j'aimais plus que ma propre survie était sauvé de moi-même, de nous, de ce destin qui nous avait condamnés à l'éternel retour de la douleur.

Je fis un pas en arrière, m'enfonçant plus profondément dans l'ombre protectrice des arbres, sentant l'écorce rugueuse contre mon épaule, une sensation solide qui me ramena à la réalité de ma propre chair. Mes larmes, froides sur mes joues, avaient le goût du regret et de la rédemption, une amertume qui se diluait lentement dans la douceur du soir. Je savais que je passerais le reste de mes jours à être cette ombre en périphérie de sa lumière, cette étrangère qui connaîtrait par cœur le rythme de son existence sans jamais plus y participer, mais alors que je m'éloignais, mes pas étouffés par le tapis de fleurs tombées, je sentis une paix étrange, une chaleur diffuse envahir ma poitrine. Julian était vivant, il peignait le monde de ses couleurs vibrantes, et dans le silence de mon effacement, je pouvais enfin, pour la toute première fois, fermer les yeux sans craindre le réveil dans le souvenir de son sang. Le train de dix-huit heures sept était passé, le monde n'avait pas implosé, et dans l'air parfumé de cette ville qui ne me connaissait plus, je commençais enfin à respirer pour moi-même, une étrangère vivante dans l'éternité d'un instant enfin libéré.

Chapitre 15

Adieu demain

L'air de la gare de dix-huit heures sept avait toujours eu ce goût de métal froid et de poussière électrique, une amertume d'ozone qui grattait le fond de la gorge et annonçait, avec une régularité de métronome cruel, le fracas à venir. Mais ce soir, la lumière qui filtrait à travers la verrière encrassée possédait une texture différente, plus dense, presque mielleuse, comme si le temps lui-même avait consenti à s'épaissir pour ralentir ma chute. Mes doigts, crispés sur la couverture de cuir râpé de mon carnet, sentaient chaque irrégularité du grain, chaque petite cicatrice du matériau qui semblait palpiter contre ma paume, un écho dérisoire aux battements sourds et erratiques de mon propre cœur. Sous la laine épaisse du pull de Julian que je portais comme une armure de souvenirs, ma peau était moite, parcourue de frissons qui ne devaient rien à la fraîcheur du quai et tout à cette attente viscérale, cette habitude du désastre que mon corps avait apprise par cœur au cours de quatre mille agonies.

Le carrelage poisseux du quai numéro 4 ne renvoyait plus l'odeur ferreuse du sang chaud que j'avais si souvent sentie s'infiltrer sous mes ongles, mais plutôt un parfum banal de café brûlé, de tabac froid et de cette humanité pressée qui s'entrechoquait dans un ballet de tissus froissés et de soupirs d'impatience. Je me tenais là, une ombre parmi les ombres, sentant le poids de chaque seconde s'accumuler dans mes articulations, une lassitude millénaire qui me donnait l'impression d'être faite de verre ancien, prête à se briser au moindre souffle. Je fermai les yeux un instant, et derrière mes paupières, je vis encore les éclats de verre, j'entendis le cri du métal déchiré, je sentis la tiédeur collante de sa vie qui s'échappait entre mes doigts impuissants, mais lorsque je les rouvris, la réalité était d'une banalité presque insultante.

C'est alors que je le vis.

Il marchait d'un pas vif, ce pas que je connaissais si bien qu'il résonnait dans mes propres os, le rythme exact de ses foulées sur le parquet de notre chambre les matins de soleil. Il portait son manteau de laine sombre, celui dont le col gardait toujours un léger parfum de bois de cèdre et d'agrumes, une odeur que j'avais si souvent cherchée dans le creux de son cou au réveil. Mais cette fois, il n'était pas seul. Une femme marchait à ses côtés, sa main glissée sous son bras avec une familiarité qui me transperça plus sûrement que n'importe quel débris de train. Elle riait, un son clair qui se perdait dans le brouhaha de la gare, et je vis Julian se pencher vers elle, ses yeux s'animant de cette lueur de tendresse que je pensais être ma propriété exclusive, mon unique trésor sauvé du naufrage.

Leurs corps se frôlèrent, un contact de hanche, une épaule qui s'appuie contre une autre, et je sentis dans ma propre chair la chaleur de ce mouvement, la vitalité insolente de leur lien. Elle portait un parfum de jasmin, léger et entêtant, qui flotta jusqu'à moi, se mélangeant à l'odeur du fer de la voie ferrée, créant une dissonance sensorielle qui me donna le vertige. Elle était le contrepoids de mon absence, la preuve vivante que le sacrifice avait fonctionné, que l'effacement de mon existence dans son passé avait tracé une route nouvelle, une route où le bitume n'était pas souillé par la tragédie.

Ils passèrent à quelques mètres de moi. Julian ne tourna pas la tête. Son regard balaya le quai sans s'arrêter sur ma silhouette figée, sur mes cernes mauves ou sur mes mains qui tremblaient de ne plus pouvoir le toucher. Pour lui, je n'étais qu'une étrangère de plus dans la foule, un décorum urbain sans importance, une particule de poussière dans le rayon de soleil de sa nouvelle vie. Cette indifférence était à la fois ma plus grande torture et ma plus belle victoire. Je sentis un goût de sel sur mes lèvres, mes larmes coulant sans un bruit, froides et purificatrices, emportant avec elles les résidus de quatre mille matins de terreur.

Le haut-parleur crachota une annonce, une voix nasillarde et déformée qui annonçait

l'arrivée imminente du train de dix-huit heures sept. Le sol commença à vibrer sous mes pieds, une rumeur sourde qui montait des rails, un grondement de bête de métal s'approchant dans l'ombre du tunnel. Habituellement, à cet instant précis, mes muscles se tendaient, mes poumons se bloquaient, et l'odeur de l'ozone devenait insupportable, annonçant le choc. Mais là, la vibration était douce, presque une caresse, un ronronnement mécanique qui ne portait aucune menace.

Le train entra en gare. Ses freins sifflèrent, une plainte métallique qui s'étira longuement, dégageant une bouffée de chaleur sèche et une odeur de graisse chaude. Je regardai Julian. Il ne s'approcha pas du bord du quai. Il resta là, protégeant instinctivement la femme à son bras du souffle du convoi, un geste de protection si naturel, si ancré dans sa nature, que mon cœur manqua un battement. Les portes s'ouvrirent dans un soupir pneumatique. Les voyageurs descendirent, se croisèrent, s'évitèrent, et Julian, après un dernier regard tendre vers sa compagne, l'embrassa chastement sur la tempe avant de se diriger vers le wagon de tête, vivant, entier, vibrant de cet avenir que je lui avais rendu.

Je serrai le carnet contre ma poitrine, sentant le papier pressé contre mes côtes. À l'intérieur, il y avait tout : le grain de sa peau sous mes doigts, la courbe exacte de son sourire au café du matin, la façon dont ses cils tremblaient quand il rêvait trop fort. C'était mon fardeau et mon sanctuaire. Alors que le train s'ébranlait, que ses roues commençaient leur rotation lente dans un grincement de métal contre métal, je sentis un lien se rompre à l'intérieur de moi. La boucle, cette spirale de douleur qui m'avait broyée pendant des éternités, se dénouait enfin, laissant place à un silence immense, une paix si lourde qu'elle m'écrasait presque.

Le convoi prit de la vitesse, emportant Julian vers une destination où je n'existais pas, vers des nuits qu'il ne partagerait pas avec moi et des réveils où mon nom ne serait jamais prononcé. Je restai là, sur ce quai qui n'était plus un théâtre de mort, respirant l'air refroidi par le passage du train. L'odeur du jasmin de l'inconnue flottait encore un instant avant d'être balayée par un courant d'air, me laissant seule avec l'odeur du fer

et de la ville qui s'éveillait aux lumières du soir.

Mes mains cessèrent de trembler. Je caressai une dernière fois la couverture du carnet, sentant la chaleur de mes propres doigts s'y imprégner, avant de me détourner. Mes pas, d'abord hésitants, se firent plus assurés sur le carrelage. Chaque mouvement était une découverte, une sensation neuve, comme si je sortais d'une longue léthargie. La texture de mes vêtements, la fraîcheur de l'air sur ma nuque, le bruit de mes propres talons : tout redevenait réel, tangible, définitif.

Je sortis de la gare. La ville m'accueillit avec ses bruits assourdis et ses odeurs de pluie imminente et de poussière d'été. Je savais que demain, je ne me réveillerais pas dans ses bras, que je ne sentirais pas la chaleur de son souffle contre mon cou, mais je savais aussi qu'il se réveillerait, lui, quelque part de l'autre côté de cet horizon de béton. Le silence de mon cœur n'était plus une absence, mais une présence, une promesse tenue au prix de mon âme. Je marchai vers l'inconnu, une étrangère parmi les vivants, portant en moi le secret d'un amour qui avait dû mourir pour que la vie puisse enfin commencer. La boucle était brisée, le temps avait repris son cours souverain, et dans le creux de ma main, le souvenir de sa peau s'effaçait doucement, ne laissant que la caresse apaisante du présent.

FIN

Merci d'avoir lu "Dis-moi adieu demain"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)